



LES MÉDICIS

PAR

ALEXANDRE DUMAS



BRANCHE AINÉE



droite ligne de Vénus,

out ce qui fut grand dans le monde essaya de se grandir encore par des commencements fabuleux. Athènes se vantait d'avoir été fondée par Minerve; Jules-César prétendait descendre en

Il en fut ainsi des Médicis : un de leurs aïeux, disait-on, nommé Avérard de Médicis, se trouvait vers la fin du huitième siècle, en Italie, à la suite de Charlemagne. Cette campagne du roi franc avait, comme on le sait, pour but de combattre les barbares qui, à cette époque, infestaient l'Italie. Avérard, défié par un géant longobard nommé Mugello, accepta le combat, fut vainqueur, et, selon la coutume du temps, hé-

rita non-seulement des armes, mais encore des biens du vaincu. De là les châteaux, les villes et les terres que les Médicis possédèrent dès l'antiquité la plus reculée dans cette partie du territoire florentin qui portait et qui porte encore aujourd'hui le nom du géant; de plus, un coup de sa massue ayant imprimé sur le bouclier d'or d'Avérard la marque de ses six nœuds de fer, Avérard en fit ses armes. La tradition ne dit pas comment ces trous concaves se changèrent en boules convexes. — Voilà pour la fable.

Maintenant voici pour l'histoire. — La race des Médicis, au plus loin qu'on la découvre, apparaît toujours grande et populaire : pendant tous les troubles qui rougirent le lis blanc de la république, jamais elle ne changea ni son nom de famille, ni ses armes; ce qui prouve qu'elle ne fut jamais gibeline. Lorsque Totila s'empara de Florence, les Médicis quittèrent la ville et se réfugièrent dans le Mugello : de là l'origine de leurs châteaux et de leurs maisons de campagne. Mais lorsque Charlemagne eut rebâti Florence et lui eut rendu par sa protection une certaine importance, les fugitifs revinrent habiter la ville; d'abord ils demeurèrent dans le forum du roi, qui fut appelé depuis le Vieux-Marché, et qui était à cette époque le quartier de toute la noblesse. Leurs premières maisons et leurs premières tours furent élevées sur la place des Succhiellinaï, déjà appelée place des Médicis, et furent enfermées dans l'enceinte du Ghetto.

Quant à leurs armes, qui, ainsi que nous l'avons dit, demeurèrent toujours les mêmes, leurs ennemis prétendaient que c'étaient tout bonnement les pilules d'un de leurs aïeux qui était médecin, et qui, ayant joui d'une certaine célébrité, avait pris son nom et son blason de la profession qu'il exerçait.

Quoi qu'il en soit, il n'existe peut-être pas une seule famille, non-seulement en Italie, mais encore dans aucun autre pays du monde, qui occupe une si large et si haute place dans l'histoire de son pays, que le fait celle des Médicis dans l'histoire de Florence. En effet, la suprême magistrature des prieurs ayant été créée en 1282, et le gonfalonier dix années après, un Médicis Ardingo de Buonayenta était déjà prieur en 1291, et gonfalonier en 1295; par la suite, la même famille compta parmi ses membres soixante et un prieurs et trente-cinq gonfaloniers.

Veut-on savoir où en était la famille des Médicis vers la fin du quatorzième siècle? Écoutons

ce que dit d'elle-même, dans un livre de souvenirs écrits de sa main, un de ses plus illustres fils, Fuligno di Conte, qui s'adresse à ses descendants. — Le manuscrit porte la date de l'année 1570.

« Et je vous prie encore, dit-il, de conserver non-seulement la riche fortune, mais encore la haute position que vous ont acquise nos ancêtres, lesquelles sont grandes, et avaient coutume d'être plus grandes encore, mais commencent à baisser par la pénurie de vaillants hommes où nous nous trouvons à cette heure; nous, dont c'était la coutume de ne les pas compter, tant nous en avions; si bien que notre puissance était si haute, qu'on disait à tout homme qui était grand : — Tu es grand comme un Médicis; — si bien que notre justice était si connue, que, toutes les fois qu'on racontait un acte de violence, on s'écriait : — Si un Médicis avait fait cela, que dirait-on? — Et cependant, comme, toute déchue qu'elle est, notre famille est toujours la première pour la position, les clients et la richesse, plaise au Seigneur de la conserver ainsi; car, au jour où j'écris ces paroles, Dieu en soit loué, nous sommes encore environ, de notre race, cinquante hommes de cœur. »

Il est vrai que Fuligno di Conte de Médicis écrivait ces lignes à la grande époque de la république, c'est-à-dire entre Farinata des Uberti qui en fut le Coriolan, et Pietro Capponi qui en fut le Scipion.

A Fuligno di Conte, connu par ses mémoires, succéda Sylvestre de Médicis, connu par ses actions. Il était né comme Dante venait de mourir; il avait joué enfant au pied du campanile de Giotto, qui sortait majestueusement de terre; il avait connu Pétrarque et Boccace, qui, à une année de distance l'un de l'autre, étaient allés rejoindre Dante; il était contemporain de ce Coluccio Salutati, duquel Visconti disait qu'il redoutait plus une seule de ses lettres que mille cavaliers florentins; il avait assisté à cette étrange conjuration de Ciompi qui avait tout changé dans la république, en élevant ce qui était bas, en abaissant ce qui était haut; il avait vu tomber sans jugement les têtes de Pietro Alhizzi, de Iacopo Sacchetti, de Donato Barbadori, de Cipriano Mangione, de Giovanni Anselmi et de Filippo Strozzi, l'aïeul de cet autre Strozzi qui, deux siècles plus tard, devait mourir aussi pour la république; il avait vu exiler Michel de Lando, qui lui avait arraché des mains le gonfalon; il avait entendu raconter comment Jeanne

de Naples, sa vieille ennemie, avait été étouffée au château de Muro entre un matelas et un lit de plumes; il avait constamment habité Florence, ce Centre de la politique italienne : et cependant il avait trouvé moyen de passer au milieu de tout cela sans perdre de sa popularité envers les arts, sans perdre de sa dignité parmi la noblesse. Les préceptes de Fuligno di Conte, sans doute écrits pour lui, furent donc suivis par lui; et Jean de Médicis, en arrivant au gonfalonierat, trouva qu'au milieu des troubles civils sa maison avait plutôt grandi qu'elle n'avait déchu.

Jean de Médicis était bien l'homme qu'il fallait pour continuer cette grandeur. Veut-on connaître non-seulement ce qu'en pensait, mais encore ce qu'en écrivait Machiavel, qui, comme on le sait, n'était pas prodigue de louanges, qu'on ouvre au livre IV son Histoire florentine, et on lira ce qui suit :

« Jean de Médicis fut miséricordieux en toutes choses : non-seulement il donnait l'aumône à qui la lui demandait, mais encore il allait au-devant des besoins de ceux qui ne la lui demandaient pas; il aimait d'un égal amour tous ses concitoyens, louant les bons, plaignant les méchants. Jamais il ne demanda aucun honneur, et il les eut tous; jamais il n'alla au palais sans y être appelé, mais pour toute chose importante ou l'y appelait. Il se souvenait des hommes dans leur malheur, et les aidait à porter leur prospérité. Jamais au milieu des rapines générales il ne prit sa part du bien de l'État, et ne porta jamais la main sur le trésor public que pour l'augmenter. Affable entre tous les magistrats, le ciel lui avait donné en sagesse ce qu'il lui avait refusé en éloquence; quoiqu'au premier abord il parût mélancolique, on s'apercevait aux premiers mots qu'il était d'un caractère facile et gai. »

Il naquit l'an 1560, fut élu deux fois prieur, une fois gonfalonier, et une fois des Dix de la guerre. Ambassadeur près de Ladislas, roi de Hongrie, près du pape Alexandre V et près de la république de Gènes, non-seulement il mena toujours à bien les missions dont il était chargé, mais encore il acquit dans le maniement de ces hautes affaires une telle prudence, qu'à chaque fois sa puissance s'en augmenta près des grands, et sa popularité près des citoyens. Ce fut surtout dans la guerre contre Philippe Visconti que sa sagesse éclata doublement : car il s'était d'abord opposé à cette guerre en prédisant l'issue fatale qu'elle devait avoir; et quand les événements

eurent justifié sa prédiction, et qu'aux impôts déjà existants il fallut ajouter un nouvel impôt, contre son intérêt et contre celui des grands, il l'établit de manière qu'il frappait non-seulement sur les biens territoriaux, mais encore sur les meubles, si bien que celui qui possédait cent florins devait déposer un demi-florin dans le trésor de la patrie. Ce fut le premier exemple d'un impôt reporté sur tous avec une égale proportion. Arrivé à ce point de sa vie, sa popularité était si grande, qu'il eût certes pu, aux applaudissements de tous, s'emparer de l'autorité publique; et beaucoup le lui conseillaient; mais il répondit sans cesse à ces mauvais conseillers qu'il ne voulait pas d'autre autorité dans la république que celle que la loi accordait aux autres citoyens comme à lui.

Jean de Médicis était en tout béni du Seigneur : il trouva dans Piccarda Bueri une femme digne de lui, et il en eut deux fils, Laurent l'aîné, et Côme, surnommé le Père de la patrie.

Il mourut vers la fin de février 1428, et fut enseveli dans la sacristie de la basilique de Saint-Laurent, qui datait du quatrième siècle, et qui avait été incendiée pendant l'année 1417 : les paroissiens avaient alors décidé de la faire rebâtir; mais Jean, le plus riche et le plus magnifique de tous, mécontent du plan mesquin qui lui avait été présenté, avait fait venir messire Filippo Brunelleschi, lequel devait trente ans plus tard s'immortaliser par la coupole du dôme, et lui avait commandé à ses frais un monument plus noble et plus grand. Brunelleschi s'était mis à l'œuvre; mais, si rapidement qu'eût marché l'ouvrage, il n'était point encore fini lorsque Jean de Médicis vint y réclamer sa place. Ses funérailles coûtèrent à ses fils trois mille florins d'or; et ils l'accompagnèrent à la sépulture avec vingt-huit de leurs parents et tous les ambassadeurs des différentes puissances qui se trouvaient alors à Florence.

Ici s'opère, dans l'arbre généalogique des Médicis, cette grande division qui prépare ses protecteurs aux arts et ses souverains à la Toscane. La tige glorieuse dans la république continuera de monter avec Côme, l'aîné des fils de Jean de Médicis, et donnera le duc Alexandre. La branche s'écartera avec Laurent son frère, et, glorieuse dans le principat, elle donnera Côme I^{er}.

L'ère brillante de la république florentine était venue. Les arts naissaient de tous côtés. Brunelleschi bâtissait ses églises, Donatello taillait ses statues, Orgagna découpait ses portiques,

Masaccio peignait ses chapelles; enfin la prospérité publique, marchant d'un pas égal avec les progrès des arts, faisait de la Toscane, placée entre la Lombardie, les États de l'Église et la république vénitienne, le pays non-seulement le plus puissant, mais encore le plus heureux de l'Italie. Côme arrivait donc dans des circonstances favorables.

En héritant des richesses privées de son père, Côme avait hérité aussi de son influence dans les affaires publiques. Le parti que ses ancêtres avaient constamment suivi, et qu'il avait lui-même l'intention de suivre, était le parti formé par les Alberti, parti qui avait pour but de limiter l'autorité de l'oligarchie, en relevant celle du peuple. Aussi prudent que son père, mais d'un caractère plus ferme que lui, les actes de Côme avaient plus de vigueur, sa parole plus de liberté, son intimité plus d'épanchement. En dehors du gouvernement, il ne l'attaquait point, mais aussi il ne le flattait pas. Faisait-il bien, il était sûr de sa louange : faisait-il mal, il était certain de son blâme. Et cette louange et ce blâme étaient d'une importance suprême : car sa gravité, ses richesses et ses clients donnaient à Côme l'influence d'un homme public : il n'était point encore le chef du gouvernement, mais déjà plus que cela peut-être, il en était le censeur.

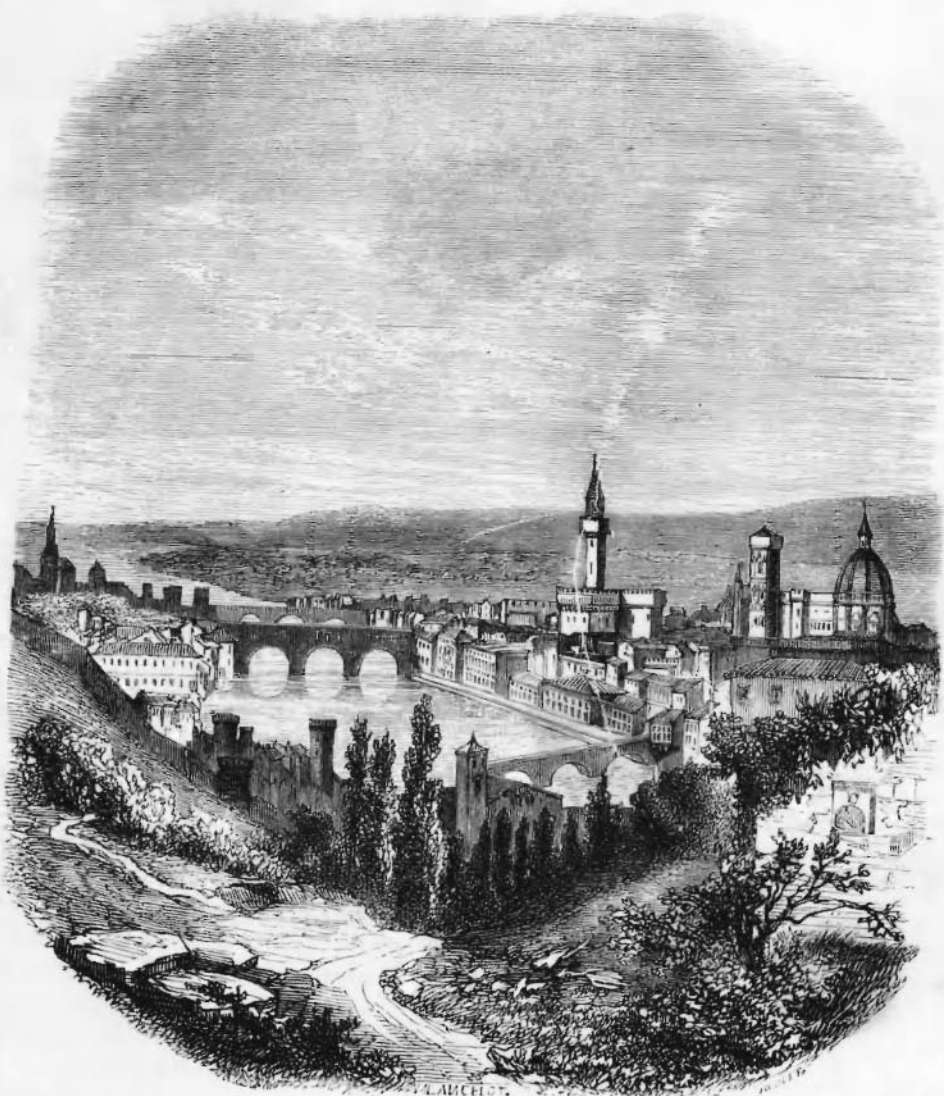
L'homme qui dirigeait alors les affaires de Florence était Renaud des Albizzi. Son caractère, tout au contraire de celui de Côme, était impatient et orgueilleux; de sorte que, comme à travers le masque d'impartialité dont se couvrait son adversaire il pénétrait ses espérances, tout de sa part lui devenait insupportable, blâme et louange. En outre, les jeunes gens qui étaient avec lui aux affaires étaient aussi impatients que lui de ce froid contrôle, et n'attendaient qu'une occasion pour en venir à une rupture ouverte et armée, et pour chasser Côme de la ville; mais ils étaient retenus par la froide main d'un homme qui avait vieilli au milieu des divers mouvements de la république, et dont les cheveux avaient blanchi au milieu des émeutes populaires. En effet, Nicolas d'Uzzano, chef de la république à cette époque, avait vu les Florentins, épouvantés du gouvernement sanguinaire de Ciampi, las de voir tomber des têtes, se rallier à ceux qui lui promettaient un gouvernement plus tranquille; mais ceux-là avaient à leur tour dépassé leur mandat, et ils sentaient peu à peu les citoyens s'éloigner d'eux, repous-

sés qu'ils étaient par leur hauteur et par leur orgueil, et se rapprocher de celui qui leur promettait par ses antécédents un gouvernement plus populaire. Quant à Côme, il voyait s'amoncèler contre lui la colère contenue, mais cela sans même tourner la tête du côté où menaçait l'orage, et tout en faisant achever la chapelle Saint-Laurent, bâtir l'église du couvent des dominicains de Saint-Marc, élever le monastère de Saint-Frédiano, et jeter les fondements du beau palais Riccardi. Puis, lorsque ses ennemis menaçaient trop ouvertement, il quittait Florence et s'en allait dans le Mugello, berceau de sa race, bâtir le couvent du Bosco et de Saint-François, rentrait pour donner un coup d'œil à ses chapelles du noviciat des pères de Sainte-Croix, du couvent des Anges, des camaldoules; puis il sortait de nouveau pour presser ses villas magnifiques de Careggi, de Cafaggiolo, de Fiéssole et de Trebbio; fondait à Jérusalem un hôpital pour les pauvres pèlerins, puis s'en revenait voir où en était son beau palais de Via Larga.

Et toutes ces bâtisses immenses poussaient à la fois, occupant un monde de manœuvres, d'ouvriers et d'architectes : cinq cent mille écus y passaient, c'est-à-dire cinq à six millions de notre monnaie actuelle, sans que le fastueux citoyen parût appauvri par cette éternelle et royale dépense.

C'est qu'en effet Côme était plus riche que bien des rois de l'époque : son père Jean lui avait laissé quatre à cinq millions; et lui, par le change, il avait décuplé son patrimoine; il avait, dans les différentes places de l'Europe, tant sous son nom que sous celui de ses clients, seize maisons de banque : à Florence, tout le monde lui devait, car sa bourse était ouverte à tout le monde; et cette générosité était tellement aux yeux de quelques-uns l'effet d'un calcul, qu'on disait qu'il avait l'habitude de conseiller la guerre pour forcer les citoyens ruinés à recourir à lui. Ainsi avait-il fait lors de la guerre de Lucques; si bien que Varchi dit de lui, qu'avec ses vertus visibles et patentes, et avec ses vices secrets et cachés, il se fit chef et presque prince d'une république déjà plus esclave que libre.

On doit comprendre quelle était l'influence d'un pareil homme, qui, malgré tout cela, ne trouvant point encore assez d'argent à dépenser dans sa patrie, fondait à Venise la bibliothèque des chanoines réguliers de Saint-Georges, et prêtait trois cent mille écus à Henri IV, roi d'Angleterre, lequel reconnaissait que c'était à ces trois cent



Vue de Florence.



Son géôlier le rassura en goûtant le premier des mets qu'il venait de lui servir. — Page 6

mille écus qu'il devait le reconquête de son royaume.

Plus cette puissance s'étendait, enveloppant Florence comme un filet doré, plus la haine de Renaud des Albizzi croissait contre Côme, et plus le vieux Nicolas d'Uzzano recommandait de ne rien faire ouvertement contre un homme qui avait entre les mains de pareils moyens de résistance. Mais Nicolas d'Uzzano mourut; et Renaud des Albizzi, demeuré à la tête du parti, n'attendait plus pour éclater qu'une chose, c'est que le hasard donnât à la république une sci-

gnerie où ses partisans fussent en majorité : or, comme le tirage au sort des magistrats avait lieu tous les trois mois, il y avait chance qu'une fois sur quatre la fortune favorisât ses calculs; ce n'était donc que six mois ou tout au plus une année à attendre.

Les prévisions de Renaud des Albizzi ne l'avaient point trompé. Au bout de deux ou trois renouvellements, le sort lui donna pour gonfalonier, pour les mois de septembre et d'octobre 1455, Bernard Guadagni; et huit autres nobles ennemis de Côme, entrés en même temps

à la seigneurie, assurèrent à Renaud une majorité. Guadagni était au reste entièrement à la dévotion de Renaud, auquel il devait non-seulement le paiement de ses dettes, mais encore l'acquit de ses contributions; et, ne possédant rien, il n'avait rien à perdre et tout à gagner dans une commotion civile.

L'impatience de la haine empêcha Renaud d'attendre plus longtemps. Sûr de sa majorité, il fit sommer le 7 décembre Côme de Médicis de comparaître au palais. Les amis de Côme s'effrayèrent, et lui conseillèrent de fuir ou d'appeler aux armes ses partisans; mais aucun de ces deux conseils n'était dans son caractère : il prit de l'or, qu'il cacha sur lui, et alla se présenter devant la seigneurie.

C'était un tribunal qui l'attendait : une accusation de péculat était portée contre lui à propos de la guerre de Lucques, et cette accusation entraînait la peine de mort. On le fit arrêter et enfermer dans la tour du palais.

Ce fut dans cette tour, qui existe encore aujourd'hui, que Côme passa certes les quatre jours les plus agités de sa vie; car pendant quatre jours il n'osa manger, de peur que la nourriture qu'on lui apportait ne fût empoisonnée : enfin son geôlier, s'étant aperçu de cette crainte, le rassura en goûtant lui-même le premier les mets qu'il venait de lui servir. Côme, voyant qu'il avait dans cet homme un ami, fit remettre par lui mille florins à Bernard de Guadagni, afin que celui-ci demandât son exil au lieu de demander sa tête.

Bernard des Albizzi convoqua une balié pour juger les criminels qui avaient conspiré contre le salut de l'État.

La balié était un tribunal que le peuple nommait dans les grandes occasions pour venir en aide à la seigneurie. Au premier abord on pourrait croire que cette nomination, qui semble le vœu de tous, promettait un tribunal impartial; il n'en était point ainsi : quand la seigneurie convoquait le peuple, le peuple savait d'avance dans quel but il était convoqué; alors tous les citoyens dont les opinions se trouvaient en harmonie avec le but que se proposait la seigneurie accouraient sur la place publique, tandis qu'au contraire les opposants, ou n'y venaient pas par crainte, ou en étaient écartés par violence. Il en fut pour Côme ainsi que cela avait l'habitude d'être; de sorte que les deux cents citoyens élus par le peuple se trouvaient être des partisans de Renaud des Albizzi.

Renaud des Albizzi se croyait donc sûr d'obtenir enfin sa vengeance. Côme fut amené devant la balié; et Guadagni rapporteur l'accusa d'avoir fait échouer les entreprises des Florentins sur Lucques en révélant les projets de la république à François Sforza son ami. La balié tout entière avait accueilli l'accusation en tribunal décidé d'avance à croire tout ce qu'on lui dira et à punir en conséquence, lorsque, au grand étonnement de Renaud des Albizzi, Guadagni, au lieu de conclure à la mort, conclut à l'exil. Les mille florins de Côme avaient été semés en bonne terre; et cette fois l'intérêt qu'ils rapportaient était la vie de celui qui les avait placés.

Côme fut pour dix ans exilé à Savone; le reste de sa famille et ses amis les plus intimes partagèrent sa proscription; ils quittèrent Florence dans la nuit du 5 octobre, et, en mettant le pied sur le territoire de Venise, ils furent reçus par une députation qu'envoyait au-devant d'eux la reine de l'Adriatique.

Cependant cette proscription de ses plus illustres citoyens avait été accueillie par Florence avec ce silence désapprobateur qui poursuit toujours les actions impopulaires des gouvernants. Côme absent, il sembla à la capitale de la Toscane qu'on venait de lui enlever le cœur : l'argent, ce sang commercial des peuples, semblait s'être tari à son départ; tous ces immenses travaux commencés par lui étaient restés interrompus; maisons de campagne, palais, églises, à peine sortis de terre, à moitié bâtis, ou non encore achevés, semblaient autant de ruines indiquant qu'un malheur avait passé par la ville. Devant les bâtisses interrompues, les ouvriers s'assemblaient demandant l'ouvrage et le pain qu'on leur avait ôtés, et chaque jour les groupes devenaient plus nombreux, plus affamés et plus menaçants. Jamais Côme n'avait été plus influent à Florence que depuis qu'il n'y était plus.

Lui, pendant ce temps, fidèle à son système de politique pécuniaire, faisait réclamer à ses nombreux débiteurs, mais doucement, sans menaces, comme un ami dans le besoin et non comme un créancier qui poursuit, les sommes qu'il leur avait prêtées, disant que l'exil seul le forçait à une pareille demande, qu'il n'eût certes pas faite de sitôt s'il eût continué de demeurer à Florence et d'y gérer par lui-même ses immenses affaires : si bien que, pris au dépourvu, la plupart de ceux auprès desquels il poursuivait des recouvrements, ou ne purent les rem-

bourser, ou se gênèrent en le remboursant, ce qui fit monter le mécontentement des ouvriers aux citoyens.

Nul n'avait rien dit encore, et cependant, quoiqu'un an à peine se fût écoulé depuis l'exil de Côme, l'impopularité du nouveau gouvernement était à son comble. Alors, comme il arrive presque toujours dans cette existence providentielle des États, le sort qui s'était déclaré un an auparavant pour Renaud des Albizzi se déclara tout à coup pour Côme de Médicis. Nicolas de Corso Donati fut appelé au gonfalonierat pour les mois de septembre et octobre 1434, et avec lui furent élus huit seigneurs publiquement connus pour être partisans des Médicis : Florence salua leur élection par un cri de joie.

Renaud des Albizzi comprit ce que lui promettait cette démonstration populaire. Trois jours, selon l'usage, devaient s'écouler entre la nomination des nouveaux élus et leur entrée en exercice; pour trois jours encore Renaud des Albizzi était le maître : il voulut en profiter pour créer une balié, et pour faire annuler par elle l'élection qui venait d'avoir lieu; mais les plus chauds partisans de Renaud avaient compris quel terrain dévorant était cette lutte sur la place publique, teinte depuis un siècle du plus noble sang de Florence. Aussi Renaud des Albizzi ne trouva-t-il en eux qu'une insurmontable froideur; et il lui fallut attendre les événements au-devant desquels il voulait marcher.

Ces événements arrivèrent prompts et irrésistibles comme la foudre. A peine entré en fonctions, Corso Donati lança sur son prédécesseur la même accusation de péculat dont celui-ci avait poursuivi Côme, et le cita à comparaître au palais de la même façon que Côme avait été cité il y avait un an : mais, au lieu de suivre l'exemple de son prédécesseur, et de reconnaître la compétence du tribunal qui le forçait à comparaître, Renaud des Albizzi, accompagné de Nicolas Barbadori et de Ridolfo Peruzzi, se rendit en armes sur la place de San-Palinari avec tout ce qu'il put trouver de gens disposés à soutenir sa cause. Corso Donati n'avait pas cru à cette prompt levée de boucliers; et, n'ayant pas dans la ville des forces suffisantes pour combattre les rebelles, il entra en pourparler avec eux. Ceux-ci firent la faute de négocier au lieu de marcher sur le palais. Pendant la négociation, le gonfalonier et la confrérie firent rentrer à Florence les soldats épars dans les environs; puis, lorsqu'ils se sentirent sous la main une puissance

suffisante, ils convoquèrent le peuple pour élire une balié. Cette fois les amis des Médicis firent à leur tour ce qu'avaient fait les amis des Albizzi; ils se rendirent en foule au palais, et l'élection donna deux cents juges dont on aurait pu d'avance faire signifier la sentence : cette sentence fut la proscription de Renaud des Albizzi et le rappel de Côme.

Renaud des Albizzi reconnut aux cris de joie de la ville tout entière qu'il était perdu lui et les siens s'il essayait même de lutter contre l'opinion publique. Il se retira donc silencieux et sombre, mais sans résistance et sans murmure, et avec lui tomba le gouvernement oligarchique qui avait tiré Florence des mains viles et sanglantes de Ciampi, pour la porter sinon au plus haut degré de sa prospérité, du moins au plus haut degré de sa gloire. Trois membres de cette famille, Maso des Albizzi, Nicolas d'Uzzano et Renaud des Albizzi, s'étaient, pendant l'espace de cinquante-trois ans, succédé au pouvoir, sans que ni les uns ni les autres eussent jamais cessé d'être simples citoyens. Contre leur sagesse calme et froide, contre leur intégrité héréditaire, contre leur patriotisme inébranlable, étaient venus se briser les projets de Jean Galéas de Milan, les agressions de Ladislas, roi de Naples, et les tentatives de Philippe Marie Visconti. Comme autrefois Pompée et Caton, ils s'en allaient chassés par le flot populaire; mais, à Florence comme à Rome, le flot apportait avec lui les tyrans futurs de la patrie : le retour de Côme était, il est vrai, la victoire de la démocratie sur l'aristocratie; mais le triomphateur était par sa fortune et par ses richesses trop au-dessus de ceux qui l'élevaient encore, pour qu'il les considérât longtemps, je ne dirai pas comme des égaux, mais comme des citoyens. En effet, à partir de ce moment, Florence, qui s'était constamment appartenue à elle-même, allait devenir la propriété d'une famille qui, trois fois chassée, devait trois fois revenir, et lui rapporter d'abord des chaînes d'or, ensuite des chaînes d'argent, et enfin des chaînes de fer.

Côme rentra au milieu des fêtes et des illuminations publiques, et il se remit à son commerce, à ses bâtisses et à ses agiotages, laissant à ses partisans le soin de poursuivre sa vengeance. Elle fut cruelle. Antoine, fils de ce Renaud Guadagni, qui l'avait sauvé pour mille florins, fut décapité avec quatre autres jeunes gens de ses amis; Côme Barbadori et Zanobi Belfratelli furent arrêtés à Venise, livrés par le



Il se mit en défense, en appelant à son aide ses deux écuyers. — Page 15.

gouvernement vénitien, et reparurent à Florence pour monter sur un même échafaud. Chaque jour de nouvelles sentences d'exil allaient frapper les citoyens dans leur famille; et les sentences étaient plus ou moins sévères, selon que la fortune ou la position de ceux qu'elles frappaient en pouvaient faire pour Côme des ennemis plus ou moins dangereux. Enfin les proscriptions furent si nombreuses, qu'un des plus grands partisans de Côme crut devoir aller lui dire qu'il finirait par dépeupler la ville: Côme leva la tête d'un calcul de change qu'il faisait,

posa la main sur l'épaule de son ami, et, le regardant fixement avec un imperceptible sourire: « J'aime mieux, lui dit-il, la dépeupler que la perdre. » Et l'inflexible arithméticien se remit à ses chiffres.

Côme mourut dans sa villa de Careggi le 1^{er} août 1464, à l'âge de soixante-quinze ans, sans avoir vu baisser un seul instant son immense popularité. Sous lui les arts et les sciences avaient fait un pas immense: Donatello, Brunelleschi, Masaccio, avaient travaillé sous ses yeux et d'après ses ordres; Constantinople tomba

tout exprès pour lui donner l'occasion de recueillir au palais Riccardi les savants grecs qui fuyaient devant Mahomet II, emportant avec eux l'héritage d'Homère, d'Euripide, de Platon; enfin son propre pays, le couronnant de cette auréole qui trompa la postérité, le salua sur son lit de mort du titre de Père de la patrie.

Des deux fils qu'il avait eus de la comtesse Bardi sa femme, un seul lui survécut. Mais Pierre n'avait hérité que de l'esprit commercial de sa famille : il se contenta donc d'augmenter ses richesses; et, placé entre Côme le Père de la patrie et Laurent le Magnifique, il obtint pour tout surnom celui de Pierre le Goutteux.

Il laissait de sa femme Lucrezia Tornabuoni deux fils, lesquels, malgré les recommandations expresses faites par le défunt de le porter sans pompe à l'église Saint-Laurent, lui élevèrent, ainsi qu'à leur oncle Jean, un tombeau magnifique : ces deux fils n'étaient alors que deux enfants, dont l'un s'appelait Laurent, et l'autre Julien.

La mauvaise santé, l'impérite et l'avarice de Pierre avaient été fatales à la république : pendant les quinze années, selon les uns, ou les six années, selon les autres, que, succédant à son père, il se trouva de fait sinon de droit chef de la république, Florence, engourdie dans le repos qui suit les grandes catastrophes, cessa de diriger, comme elle l'avait fait jusqu'alors, les affaires de l'Italie, et du premier rang descendit au second. La seule marque de distinction que Pierre reçut peut-être des autres États de l'Europe, fut une lettre de Louis XI, qui l'autorisait à charger des trois fleurs de lis de France une des boules qui formaient ses armes.

Durant cette période, que l'on peut fixer de l'année 1464 à l'année 1470, les citoyens qui gouvernèrent Florence furent André de Pazzi, Thomas Soderini, Matteo Palmieri et Louis Guicciardini.

Quant à Pierre, retenu par ses souffrances et ses calculs d'agiotage dans l'une ou l'autre de ses villas, il ne venait à Florence que dans les grandes occasions, et pour ne pas se laisser tout à fait oublier du peuple; alors on l'apportait dans sa litière, à travers les ouvertures de laquelle il saluait comme un roi.

A sa mort, ceux qui avaient gouverné pendant sa vie ne désespérèrent point de conserver le même pouvoir. Laurent, l'aîné des deux fils de Pierre, était né le 1^{er} janvier 1448, et avait à peine vingt et un ans; il ne pouvait donc de sitôt

avoir la prétention de prendre de l'influence sur de vieux magistrats qui avaient blanchi dans le maniement des affaires publiques : aussi, loin d'inspirer de la crainte à Thomas Soderini, que les autres gouvernants semblaient avoir tacitement reconnu pour leur chef, celui-ci renvoyait-il aussitôt aux deux Médicis les ambassadeurs et les citoyens qui, à la nouvelle de la mort de Pierre, étaient venus droit à lui. Mais les deux jeunes gens les reçurent avec une telle modestie, que nul, en les voyant si humbles, ne prit l'avenir en défiance.

En effet, six ou sept ans se passèrent dans une tranquillité profonde, et sans que Laurent ni son frère, occupés d'achever leurs études et de réunir des statues antiques, des pierres gravées et les tableaux de l'école florentine naissante, donnassent aucune inquiétude, même à ce qui restait de vieux républicains : ils étaient tout-puissants, il est vrai, mais ils semblaient tellement eux-mêmes ignorer leur puissance, qu'on la leur pardonnait en voyant le peu d'abus qu'ils en faisaient. De temps en temps, d'ailleurs, les Médicis donnaient au peuple de si belles fêtes, et cela d'une façon qui paraissait si désintéressée, qu'on eût été mal venu à essayer de combattre leur popularité.

A peine maîtres de l'immense fortune que leur avait laissée leur père, une occasion se présenta de faire preuve de leur magnificence : au printemps de 1471, on annonça que le duc Galéas, pour accomplir un vœu, s'apprêtait à faire à Florence un pèlerinage avec sa femme Bonne de Savoie.

On apprit, en effet, qu'il s'était mis en route avec une pompe et un faste inconnus jusqu'alors : douze chars couverts de drap d'or étaient portés à dos de mulets à travers les Apennins, où nulle route frayée ne permettait encore de passer en voiture; ils étaient précédés de cinquante haquenées pour la duchesse et ses femmes, et de cinquante chevaux pour le duc et ses gardes, et étaient suivis de cinq cents fantassins, de cent hommes d'armes, et de cinquante estafiers habillés de drap de soie et d'argent; cinq cents valets tenaient en laisse cinq cents couples de chiens pour la chasse, et vingt-cinq autres portaient sur leur poing vingt-cinq faucons, dont le duc avait l'habitude de dire qu'il ne donnerait pas le moindre pour deux cents florins d'or. Enfin, une somme d'environ huit millions de notre monnaie actuelle formait le trésor destiné à étaler la puissance de celui qui, cinq ans plus

tard, devait être misérablement assassiné dans l'église de Saint-Ambroise de Milan.

La république ne voulut pas être en reste de magnificence avec son allié : elle décida que toute la suite du duc serait logée et nourrie aux frais de l'Etat. Laurent réclama pour lui le droit de recevoir Galéas, et celui-ci vint habiter le palais Riccardi.

Là, le faux luxe du duc milanais s'éclipsa devant la véritable magnificence du bourgeois florentin.

Laurent n'avait pas, comme son hôte illustre, des habits couverts d'or et de diamants, mais ses cabinets renfermaient toutes les merveilles de l'art antique et tous les essais de l'art moderne; il n'avait pas comme Galéas un monde de courtisans et de valets, mais il était entouré d'un cercle d'hommes illustres, de savants et d'artistes, comme aucun roi de l'époque n'en aurait pu avoir un. C'étaient les Politien, les Ermolao, les Chalcondyle, les Lascaris, les André Mantègne, les Pérugin, les Bramante et les Léonard de Vinci. Le duc de Milan fut étonné de pareilles richesses, et reconnut que l'on pouvait être plus grand que lui.

Aussi son séjour à Florence fut-il de courte durée; mais, si peu qu'il resta dans la cité dont jusqu'alors on avait vanté l'économie commerciale, ce fut assez pour l'éblouir par l'aspect de sa magnificence, de son oisiveté et de sa galanterie. Laurent sentit la ville tout entière frissonner de desirs; il comprit que Florence était à vendre comme une courtisane, et qu'elle serait à lui s'il était assez riche pour l'acheter.

Aussi, à partir de ce moment, redoubla-t-il de magnificence : chaque jour c'était quelque nouvelle fête qui avait pour but d'occuper le peuple et de substituer une vie de mollesse et de plaisir à la vie active qu'il était habitué à mener. Il est vrai qu'à mesure que les Florentins, fatigués des affaires, abandonnaient à des mains qui l'amusaient le gouvernement de la république, celle-ci devenait de plus en plus étrangère à la politique générale de l'Italie. Aussi tout tombait-il dans une torpeur universelle et inaccoutumée. Florence, la ville des délibérations bruyantes et des émeutes populaires, n'avait plus ni cris ni menaces, mais seulement des louanges et des encouragements. Laurent lui donne des fêtes, Laurent lui chante des vers. Laurent fait représenter des spectacles dans ses églises : que faut-il de plus à Florence, et qu'a-t-elle besoin de se fatiguer à des journées labo-

rieuses, quand les Médicis veillent et travaillent pour elle!

Cependant il restait quelques hommes qui, il faut le dire encore, plutôt par intérêt privé que par amour du bien public, suivant des yeux ces envahissements successifs de Laurent et de son frère, attendaient le moment de rendre malgré lui la liberté à ce peuple qui en était las. Ces hommes étaient les Pazzi.

Jetons un regard en arrière, et faisons connaître à nos lecteurs la cause de cette haine, afin qu'ils puissent démêler clairement ce qu'il y avait d'égoïsme ou de générosité dans la conspiration que nous allons leur raconter.

En 1291, le peuple, lassé des dissensions obstinées de la noblesse, de son éternel refus de se soumettre aux tribunaux démocratiques, et des violences journalières par lesquelles elle entravait le gouvernement, avait rendu, sous le nom d'Ordinamenti della Giustizia, une ordonnance qui excluait à perpétuité du priorat trente-sept familles des plus nobles et des plus considérables de Florence, sans qu'il leur fût permis de reconquérir jamais les droits de cité, soit en se faisant enregistrer dans un corps de métier, soit même en exerçant réellement une profession; de plus, la seigneurie fut autorisée à ajouter de nouveaux noms à ces trente-sept noms chaque fois qu'elle croirait s'apercevoir que quelque nouvelle famille, — disait l'ordonnance, — en marchant sur les traces de la noblesse, méritait d'être punie comme elle. Les membres des trente-sept familles proscrites furent désignés sous le nom de Magnats, titre honorable qui devint dès lors un titre infamant.

Cette proscription durait depuis cent quarante-trois ans, lorsqu'en 1454 Côme de Médicis, ayant chassé de Florence Renaud des Albizzi et la noblesse populaire qui gouvernait avec lui, résolut de renforcer son parti de quelques-unes des familles exclues du gouvernement, en permettant à plusieurs d'entre elles de rentrer dans le droit commun, et de prendre, comme l'avaient fait autrefois leurs aïeux, une part active aux affaires publiques. Plusieurs familles acceptèrent ce rappel politique, et la famille Pazzi fut du nombre. Elle fit plus; oubliant qu'elle était de noblesse d'épée, elle adopta franchement sa position nouvelle, et ouvrit une maison de banque qui devint bientôt l'une des plus considérables et des plus considérées de l'Italie; si bien que les Pazzi, supérieurs aux Médicis comme gentilshommes, devenaient en-

core leurs rivaux comme marchands. Cinq ans plus tard, André des Pazzi, chef de la maison, siégeait dans la seigneurie, dont ses ancêtres avaient été exclus pendant un siècle et demi.

André des Pazzi eut trois fils : un d'eux épousa la petite-fille de Côme, et devint le beau-frère de Laurent et de Julien. Tant qu'avait vécu l'ambitieux vieillard, il avait maintenu l'égalité entre ses enfants en traitant son gendre comme s'il eût été son propre fils : car, en voyant combien promptement cette famille des Pazzi était devenue riche et puissante, il avait voulu non-seulement s'en faire une alliée, mais encore une amie. En effet, la famille s'était accrue en hommes aussi bien qu'en richesses ; car les deux frères qui s'étaient mariés avaient eu, l'un cinq fils, et l'autre trois. Elle grandissait donc de toutes façons, lorsque, contrairement à la politique de son père, Laurent de Médicis pensa qu'il était de son intérêt de s'opposer à un plus grand accroissement de richesse et de puissance. Or, une occasion de suivre cette nouvelle politique se présenta bientôt : Jean des Pazzi ayant épousé une des plus riches héritières de Florence, fille de Jean Borromei, Laurent, à la mort de celui-ci, fit rendre une loi par laquelle les neveux mâles étaient préférés même aux filles ; et cette loi, contre toutes les habitudes, ayant été appliquée à la femme de Jean des Pazzi, celle-ci perdit l'héritage de son père, et cet héritage passa ainsi à des cousines éloignées.

Ce ne fut pas la seule exclusion dont les Pazzi furent victimes : leur famille se composait de neuf hommes ayant l'âge et les qualités requises pour exercer la magistrature ; et cependant tous avaient été écartés de la seigneurie, à l'exception de Jacob, celui des fils d'André qui ne s'était jamais marié, et qui avait été gonfalonier en 1469, c'est-à-dire du temps de Pierre le Goutteux et de Jean, mari de sa sœur, et qui une fois avait siégé parmi les prieurs de la seigneurie. Un tel abus de pouvoir blessa tellement François Pazzi, qu'il s'expatria volontairement, et s'en alla prendre à Rome la direction d'un de ses principaux comptoirs. Là il devint banquier du pape Sixte IV et de Jérôme Riario son fils, les deux plus grands ennemis que les Médicis eussent alors dans toute l'Italie : le résultat de ces trois haines réunies fut une conjuration dans le genre de celle qui, deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1476, avait privé de la vie Galéas Sforza dans la métropole de Milan.

Une fois décidés à tout trancher par le fer,

François Pazzi et Jérôme Riario se mirent à la recherche des complices qu'ils pourraient recruter. Un des premiers fut François Salviati, archevêque de Pise, auquel, par inimitié pour sa famille, les Médicis n'avaient pas voulu laisser prendre possession de son archevêché. Vinrent ensuite Charles de Montone, fils du fameux condottieri Braccio, qui était sur le point de s'emparer de Sienne lorsque les Médicis l'arrêtèrent ; Jean-Baptiste de Montesecco, chef des sbires au service du pape ; le vieux Jacob des Pazzi, qui autrefois avait été gonfalonier ; deux autres Salviati, l'un cousin et l'autre frère de l'archevêque ; Napoléon Francezi, Bernard Bandini, amis et compagnons de plaisir des jeunes Pazzi ; enfin Étienne Bagnoni, prêtre et maître de langue latine, professeur d'une fille naturelle de Jacob Pazzi, et Antoine Maffei, prêtre de Volterra et scribe apostolique. Un seul Pazzi, René, neveu de Jacob et fils de Pierre, refusa obstinément d'entrer dans le complot, et se retira à la campagne pour qu'on ne pût l'accuser de complicité.

Tout donc était d'accord, et la seule difficulté qui s'opposât désormais à la réussite de la conjuration était de pouvoir réunir Laurent et Julien dans un endroit public, et loin de leurs amis. Le pape espéra faire naître cette occasion en élevant à la dignité de cardinal le neveu du comte Jérôme, Raphaël Riario, qui, à peine âgé de dix-huit ans, terminait alors ses études à Pise.

En effet, un pareil événement devait être l'occasion de fêtes extraordinaires ; car, bien qu'au fond du cœur les Médicis fussent ennemis du pape, ils gardaient ostensiblement toutes les apparences d'une bonne et respectueuse amitié entre la république et le saint-siège. Jacob des Pazzi invita donc le nouveau cardinal à venir dîner chez lui à Florence, et il porta sur la liste de ses convives Laurent et Julien. L'assassinat devait avoir lieu à la fin du dîner : mais Laurent vint seul ; retenu par une intrigue d'amour, Julien avait chargé son frère de l'excuser : il fallut remettre à un autre jour l'exécution du complot. Ce jour, on le crut bientôt arrivé ; car Laurent, ne voulant pas être en reste de magnificence avec les Pazzi, avait à son tour invité le cardinal à Fiésole, et avec lui tous ceux qui avaient assisté au repas donné par Jacob. Mais cette fois encore Julien manqua ; il souffrait d'un mal de jambe : force fut donc de remettre encore l'exécution du complot à une nouvelle occasion.

Tout fut enfin fixé pour le 26 avril 1478, selon Machiavel. Pendant la matinée de ce jour,

qui était jour de fête, le cardinal Riario devait entendre la messe dans la cathédrale; et comme il avait fait prévenir de son intention Laurent et Julien, il était probable que ceux-ci ne pourraient pas se dispenser d'assister à la cérémonie. On prévint tous les conjurés de cette nouvelle disposition, et l'on distribua à chacun le rôle qu'il devait jouer dans cette sanglante tragédie.

François Pazzi et Bernard Bandini étaient les plus acharnés contre les Médicis; et comme en même temps ils étaient les plus forts et les plus adroits, ils réclamèrent pour eux Julien, car le bruit courait que, timide de cœur et faible de corps, Julien portait habituellement une cuirasse sous ses vêtements, ce qui rendait l'assassinat plus difficile et plus dangereux. Le chef des sbires pontificaux, Jean-Baptiste Montesecco, avait déjà reçu et accepté la mission de tuer Laurent dans les deux repas auxquels il avait assisté, et où l'absence de son frère l'avait sauvé; et l'on ne doutait pas que cette fois il ne fût d'aussi bonne volonté que les autres: mais, au grand étonnement de tous, lorsqu'il eut appris que l'assassinat devait s'accomplir dans une église, il refusa, en disant qu'il était prêt à un meurtre, mais non à un sacrilège, et que pour rien au monde il ne le commettrait, si on ne lui montrait un bref d'absolution du pape. Malheureusement on avait négligé de se munir de cette pièce importante, de sorte que, malgré les plus grandes instances, Montesecco continua de refuser. On s'en remit donc, pour frapper Laurent, à Antoine de Volterra et à Etienne Bagnoni, qui, en leur qualité de prêtres, dit naïvement Antoine Galli, avaient un respect moins grand pour les lieux sacrés: le moment choisi pour agir était celui où l'officiant élèverait l'hostie.

Mais tout n'était pas accompli avec la mort des deux frères: il fallait encore s'emparer de la seigneurie, et forcer les magistrats à sanctionner le meurtre aussitôt que le meurtre serait exécuté.

Ce soin fut confié à l'archevêque Salviati, qui se rendit au palais avec Jacques Bracciolini et une trentaine de conjurés: à l'entrée principale il en laissa vingt, lesquels, mêlés au peuple qui allait et venait, devaient rester là inaperçus jusqu'au moment où, à un signal donné, ils s'empareraient de la porte. Puis, habitué aux détours du palais, il en conduisit dix autres à la chancellerie, en leur recommandant de tirer la porte derrière eux, et de ne sortir que lorsqu'ils entendraient du bruit; après quoi il revint trouver la première

troupe, se réservant d'arrêter lui-même le gonfalonier César Petrucci.

Cependant l'office divin avait commencé, et cette fois encore la vengeance paraissait sur le point d'échapper aux conjurés; car Laurent seul était venu. François Pazzi et Bernard Bandini se décidèrent à aller chercher Julien.

En conséquence, ils se rendirent chez lui, et le trouvèrent avec sa maîtresse. En vain prétextait-il la douleur que lui causait sa jambe; les deux envoyés lui dirent qu'il ne pouvait se dispenser d'assister à la messe, et lui assurèrent que son absence offenserait le cardinal. Julien, malgré les regards suppliants de la femme qui était chez lui, se décida donc à suivre les deux jeunes gens, et ceignit un couteau de chasse qu'il portait constamment; mais, au bout de quelques pas, comme l'extrémité du couteau battait sur sa jambe malade, il le remit à un de ses domestiques, qui le porta à la maison. Alors François de Pazzi lui passa en riant le bras autour du corps, comme on fait parfois entre amis, et s'assura que Julien, contre son habitude, n'avait pas sa cuirasse: ainsi le pauvre jeune homme se livrait à ses assassins sans armes offensives ni défensives.

Les trois jeunes gens rentrèrent dans l'église au moment de l'Évangile: Julien alla s'agenouiller auprès de son frère. Les deux prêtres étaient déjà à leur poste; François et Bernard se mirent au leur: un seul coup d'œil échangé entre les assassins leur indiqua qu'ils étaient prêts.

La messe continua; la foule qui remplissait l'église donnait aux assassins un prétexte pour serrer de près les deux frères: d'ailleurs ceux-ci étaient sans défiance, et se croyaient aussi en sûreté au pied de l'autel que dans leur villa de Careggi.

Le prêtre éleva l'hostie: en même temps on entendit un cri terrible, Julien, frappé par Bernard Bandini d'un coup de poignard à la poitrine, se relevait tout sanglant, et allait tomber à quelques pas au milieu de la foule épouvantée, poursuivi par ses deux assassins, dont l'un, François Pazzi, se jeta sur lui avec tant de fureur et le frappa de coups si redoublés, qu'il se blessa lui-même et s'enfonça son propre poignard dans la cuisse. Mais cet accident ne fit que redoubler sa colère, et il frappait encore, que déjà depuis longtemps Julien n'était plus qu'un cadavre.

Laurent avait été plus heureux que son frère: lorsqu'au moment de l'élévation il avait senti



Le moine demanda à Laurent, en échange de l'absolution de ses péchés, la liberté de sa patrie. — Page 45.

une main s'appuyer sur son épaule, il s'était retourné, et avait vu briller la lame d'un poignard dans la main d'Antoine de Volterra. Par un mouvement instinctif, il s'était alors jeté de côté, de sorte que le fer qui devait lui traverser la gorge ne fit que lui effleurer le cou; il se leva aussitôt, et, d'un seul mouvement, tirant son épée de la main droite et enveloppant son bras gauche de son manteau, il se mit en défense, en appelant à son aide ses deux écuyers. A la voix de leur maître, André et Laurent Cavalcanti s'élançèrent l'épée à la main, et les deux prêtres, voyant le danger auquel ils étaient exposés, jetèrent leurs armes et se mirent à fuir.

Au bruit que faisait Laurent en se défendant, Bernard Bandini, qui était occupé avec Julien, leva la tête et vit que la principale victime allait lui échapper : il quitta donc le mort pour le vivant, s'élança vers l'autel; mais il rencontra sur sa route François Novi, qui lui barrait le chemin. Une courte lutte s'engagea : François Novi tomba blessé à mort; mais si courte qu'eût été cette lutte, elle avait suffi à Laurent pour se débarrasser de ses deux ennemis. Bernard se trouva donc seul contre trois; François voulut accourir à son secours, mais alors seulement il s'aperçut à sa faiblesse qu'il était blessé, et se sentit prêt à tomber en arrivant au chœur. Politien, qui accompagnait Laurent, profita de ce moment pour le faire entrer dans la sacristie avec les quelques amis qui s'étaient réunis autour de lui, et, malgré les efforts de Bernard et de deux ou trois autres conjurés, il en repoussa les portes de bronze et les ferma en dedans. En même temps, Antoine Ridolfi, un des jeunes gens le plus attachés à Laurent, suçait la blessure qu'il avait reçue au cou, craignant qu'elle ne fût empoisonnée, et y mettait le premier appareil, tandis que Bernard Bandini, voyant que tout était perdu, prenait par le bras François Pazzi, et l'emmenait aussi rapidement que le blessé pouvait le suivre.

Il y avait eu dans l'église un moment de tumulte facile à comprendre. L'officiant s'était enfui en voilant de son étole le Dieu que l'on rendait témoin et presque complice de pareils crimes : tous les assistants s'étaient précipités sur la place par les différentes issues de l'église, à l'exception de huit ou dix partisans des Médicis, qui s'étaient réunis dans un coin, et qui, l'épée à la main, accourant bientôt à la porte de la sacristie, appelèrent à grands cris Laurent, lui disant qu'ils répondaient de tout, et que s'il voulait se confier

à eux, ils le reconduiraient sain et sauf à son palais.

Mais Laurent n'avait point hâte de se rendre à cette invitation; il craignait que ne ce fût une ruse de ses ennemis pour le faire retomber dans le piège auquel il venait d'échapper. Alors Sismondi della Stufa monta, par l'escalier de l'orgue, jusqu'à une fenêtre de laquelle l'œil plongeait dans l'église, et il la vit entièrement déserte, à l'exception de la troupe d'amis qui attendait Laurent à la porte de la sacristie, et du corps de Julien, sur lequel était étendue une femme si pâle et tellement immobile, que, sans les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine, on eût pu la prendre pour un second cadavre.

Sismondi della Stufa descendit, et informa Laurent de ce qu'il avait vu : alors celui-ci reprit courage; il se hasarda à sortir, et ses amis, comme ils s'y étaient engagés, le reconduisirent sain et sauf à son palais de Via Larga.

Cependant, au moment de l'élévation, les cloches avaient sonné comme d'habitude : c'était le signal attendu par ceux qui s'étaient chargés du palais. En conséquence, au premier tintement du bronze, l'archevêque Salviati entra dans la salle où était le gonfalonier, alléguant pour prétexte de sa visite qu'il avait quelque chose de secret à lui communiquer de la part du pape.

Ce gonfalonier était, comme nous l'avons dit, César Petrucci, le même qui, huit ans auparavant, étant podesta de Prato, avait été surpris dans une semblable conjuration par André Nardi. Cette première catastrophe, dont il avait failli être victime, avait laissé dans sa mémoire des traces si profondes, que depuis ce temps il était constamment sur ses gardes : aussi, quoique rien n'eût encore transpiré des événements qui se préparaient, à peine eut-il remarqué l'émotion peinte sur le visage de l'archevêque qui venait à lui, qu'au lieu de l'attendre, il s'élança vers la porte, derrière laquelle il trouva Jacques Bracciolini qui voulut lui barrer le passage; mais Petrucci, qui réunissait à la présence d'esprit le courage et la force, le saisit aux cheveux, le renversa, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il appela ses gardes, qui accoururent; les conjurés qui accompagnaient Bracciolini voulurent le secourir, mais les gardes les repoussèrent, en tuèrent trois, et en jetèrent deux par les fenêtres : un seul se sauva en appelant du secours.

Alors ceux qui étaient dans la chancellerie comprirent que le moment était arrivé, et voulurent courir à l'aide de leur camarade; mais la

porte qu'ils avaient fermée sur eux avait un secret qui l'empêchait de se rouvrir. Ils se trouvèrent donc prisonniers, et par conséquent dans l'impossibilité de soutenir l'archevêque. Pendant ce temps César Petrucci avait couru à la salle où les prieurs tenaient leur audience, et, sans savoir précisément encore de quoi il s'agissait, il avait donné l'alarme : les prieurs s'étaient aussitôt réunis à lui, chacun armé de ce qu'il put trouver. César Petrucci, en traversant la cuisine, y prit une broche, et ayant fait entrer toute la seigneurie dans la tour, il se plaça devant la porte, qu'il défendit si bien, que personne n'y pénétra.

Cependant, grâce à son costume sacré, l'archevêque avait traversé la salle où, près des cadavres de ses camarades, Bracciolini était prisonnier, et d'un geste il avait fait comprendre au captif qu'il allait venir à son secours. En effet, à peine eut-il paru à la porte du palais, que le reste des conjurés se joignit à lui ; mais, au moment où ils se préparaient à remonter, ils virent déboucher par la rue qui conduit au dôme une troupe de partisans des Médicis qui s'approchaient en poussant le cri ordinaire de la maison, lequel était — *Palle Palle!* — Salviati comprit qu'il ne s'agissait plus d'aller secourir Bracciolini, mais de se défendre lui-même.

En effet, la fortune avait changé de face, et le danger s'était retourné contre ceux qui l'avaient éveillé. Les deux prêtres avaient été poursuivis, rejoints et mis en pièces par les amis des Médicis; Bernard Bandini, après avoir vu Politien refermer entre lui et Laurent la porte de bronze de la sacristie, avait, comme nous l'avons dit, emmené François Pazzi hors de l'église; mais, arrivé devant sa demeure, ce dernier s'était senti si faible, qu'il n'avait pu aller plus loin, et, tandis que Bernard fuyait, il s'était jeté sur son lit et attendait les événements. Alors, malgré son grand âge, Jacob avait tenté de remplacer son neveu; il était monté à cheval, et, à la tête d'une centaine d'hommes qu'il avait réunis dans sa maison, il se mit à parcourir la ville en criant : « Liberté! liberté! » Mais déjà Florence était sourde à ce cri : ceux des citoyens qui ignoraient encore ce qui s'était passé le regardaient avec étonnement; ceux qui connaissaient le crime grondaient sourdement en le menaçant du geste et en cherchant une arme pour joindre l'effet à la menace. Jacob vit ce que les conjurés voient toujours trop tard, c'est que les maîtres ne viennent que lorsque les peuples veulent être esclaves.

Il comprit alors qu'il n'avait pas une minute à perdre pour songer à sa sûreté : il fit volte-face avec sa troupe, gagna l'une des portes de la ville, et prit la route de la Romagne.

Laurent se retira chez lui et laissa faire le peuple.

Laurent avait raison : il était dépopularisé pour tout le reste de sa vie s'il s'était vengé comme on le vengeait.

Le jeune cardinal Riario, qui, instruit du complot, ignorait la manière dont il devait s'accomplir, s'était mis à l'instant même sous la protection des prêtres de l'église, et avait été conduit par eux dans une sacristie voisine de celle où s'était réfugié Laurent. L'archevêque Salviati, ainsi que son frère, son cousin et Jacques Bracciolini, arrêtés par César Petrucci dans le palais même de la seigneurie, furent pendus, les uns à la ringhiera, les autres aux balcons des fenêtres. François Pazzi, trouvé sur son lit, et tout épuisé de sang, fut traîné au vieux palais, au milieu des malédictions et des coups de la populace, qu'il regardait en haussant les épaules et le sourire du mépris sur les lèvres, et pendu à côté de Salviati, sans que les menaces, les coups, ni les tortures lui arrachassent une seule plainte. Jean-Baptiste de Montesecco, qui avait refusé de frapper Laurent dans une église, et qui l'avait probablement sauvé en l'abandonnant au poignard des deux prêtres, n'en eut pas moins la tête tranchée. René des Pazzi, le seul de la famille qui eût refusé d'entrer dans la conjuration, et qui s'était retiré à la campagne, ne put, par cette précaution, éviter son sort; il fut arrêté et pendu à une fenêtre du palais. Enfin Jacob des Pazzi, saisi avec sa troupe par des montagnards des Apennins, avait été ramené par eux vivant à Florence, malgré l'offre qu'il leur fit d'une somme assez forte pour qu'ils le tuassent, et pendu à côté de René.

Pendant quinze jours les exécutions durèrent, d'abord sur les vivants, et ensuite sur les morts : soixante-dix personnes furent mises en pièces par la populace, et par elle traînées dans les rues. Le corps de Jacob des Pazzi, qui avait été déposé dans le tombeau de ses ancêtres, en fut tiré comme blasphémateur, sur l'accusation d'un de ses bourreaux, qui prétendit l'avoir entendu maudire le nom de Dieu au moment de sa mort, puis enterré en terre profane le long des murs; mais cette seconde sépulture ne devait pas mieux le protéger que la première : des enfants le tirèrent de la fosse déjà à moitié défigurée, et,

après l'avoir traîné longtemps par les rues et dans les ruisseaux de Florence, ils finirent par jeter le cadavre dans l'Arno.

C'est que la populace est la même partout, qu'elle venge la liberté, ou qu'elle venge les rois, qu'elle jette Paul Farnèse par la fenêtre, ou qu'elle mange le cœur du maréchal d'Ancre.

Cependant, revenu un peu à lui, Laurent se rappela cette femme qu'il avait un moment aperçue agenouillée près du corps de son frère. Il ordonna qu'on la fit rechercher; mais les démarches furent longtemps infructueuses, tant elle s'était enfermée avec sa douleur : on la retrouva enfin, et Laurent déclara qu'il voulait se charger du fils dont elle venait d'accoucher. Cet enfant fut depuis Clément VII.

Enfin, deux ans à peine s'étaient écoulés depuis cette catastrophe, lorsqu'un matin le peuple aperçut un cadavre pendu à une des fenêtres du Bargello. Ce cadavre était celui de Bernard Bandini, qui s'était réfugié à Constantinople, et que le sultan Mahomet II avait livré à Laurent, en signe de son désir de conserver la paix avec la république.

Ce fut le seul danger personnel que Laurent courut pendant toute sa vie, et ce danger le rendit plus cher au peuple : la paix, qu'il signa, le 5 mars 1480, avec Ferdinand de Naples, mit le comble à sa puissance; de sorte que, tranquille au dedans, tranquille au dehors, il put se livrer à son goût pour les arts et à la magnificence avec laquelle il les récompensait. Il est vrai que, moins scrupuleux que son aïeul, quand l'argent manquait à sa caisse particulière, il puisait sans scrupule dans celle de l'État; et ce fut surtout à son retour de Naples qu'il fut obligé de recourir à cette extrémité. En effet, son voyage avait été celui d'un roi et non celui d'un simple particulier; au point qu'en outre de la dépense qu'il avait faite pour ses équipages et pour la suite qui l'accompagnait, et des cadeaux qu'il avait distribués aux artistes et aux savants, il avait encore doté de mille florins cent jeunes filles de la Pouille et de la Calabre qui se mariaient pendant son séjour à Naples.

Peu d'événements importants vinrent agiter le reste de la vie de Laurent. A la mort de Sixte IV, son ennemi mortel, le nouveau pape Innocent VIII s'empressa de se déclarer l'ami des Médicis, en faisant épouser à son propre fils, Franceschetto Gibo, Madeleine, fille de Laurent, et en faisant à celui-ci force promesses, que, selon son habitude, il ne tint pas. Laurent put

donc tout entier se livrer à son goût pour les sciences et pour les arts, et réunir autour de lui Politien, Pic de la Mirandole, Marcello Putei, Landino Scalficino, André Montègne, le Pérugin, Léonard de Vinci, Sangallo, Bramante, Ghirlandaio et le jeune Michel-Ange. Ajoutons à cela qu'il vit naître, pendant les vingt années qu'il gouverna Florence, le Giorgione, le Gualfano, Ira Bartolommeo, Raphaël, Sébastien del Piombo, André del Sarto, le Primaticci et Jules Romain, gloires et lumières à la fois du siècle qui s'en allait et du siècle qui allait venir.

Ce fut au milieu de ce monde de savants, de poètes et d'artistes, que, retiré à sa villa de Careggi, Laurent sentit venir la mort, malgré les soins étranges de Pierre Leoni de Spolette, son médecin, lequel, proportionnant les remèdes non point au tempérament, mais à la richesse du malade, lui faisait avaler des décompositions de perles et de pierres précieuses : il vit donc, au moment de quitter ce monde, qu'il était temps de penser à l'autre, et il fit appeler, pour lui aplanir le chemin du ciel, le dominicain Jérôme Savonarola.

Le choix était étrange : au milieu de la corruption du clergé, Jérôme Savonarola était resté pur et austère; au milieu de l'asservissement de la patrie, Jérôme Savonarola se souvenait de la liberté.

Laurent était dans son lit de mort lorsque, pareil à un de ces hommes de marbre qui viennent frapper à la porte des voluptueux au milieu de leurs fêtes et de leurs orgies, Jérôme Savonarola s'approcha lentement de son chevet. Laurent allait mourir; et cependant le moine, dévoré par les veilles et par l'extase, était plus pâle que lui. C'est que Savonarola était prophète : il avait prédit l'arrivée des Français en Italie, et devait prédire à Charles VIII qu'il repasserait les monts; enfin, semblable à cet homme qui, tournant autour de la ville sainte, avait crié pendant huit jours : « Malheur à Jérusalem ! » et cria le neuvième jour : « Malheur à moi-même ! » Savonarola devait prédire lui-même sa mort; et plus d'une fois déjà il s'était réveillé, ébloui d'avance par les flammes de son bûcher.

Le moine demanda une seule chose à Laurent en échange de l'absolution de ses péchés, la liberté de sa patrie. Laurent refusa, et le moine sortit la douleur peinte sur le visage.

Un instant après, on entra dans la chambre du moribond, et on le trouva expiré, serrant entre ses bras un Christ magnifique qu'il venait

d'arracher à la muraille, et au pied duquel il avait collé ses lèvres, comme s'il en appelait au Seigneur des arrêts de son inflexible ministre.

Ainsi mourut, léguant à Florence une lutte de trente-huit ans contre sa famille, celui que ses contemporains appelaient le magnifique Laurent, et que la postérité devait appeler Laurent le Magnifique.

Et comme sa mort devait entraîner beaucoup de calamités, le ciel en voulut donner des présages : la foudre tomba sur le dôme de l'église de Sainte-Reparata, métropole de Florence, et Roderic Borgia fut élu pape.

Pierre succéda à son père : c'était un bien faible héritier pour le patronat qu'au risque de son âme lui avait légué Laurent. Né en 1471, et par conséquent à peine âgé de vingt et un ans, Pierre était un beau jeune homme, qui, outrant toutes les qualités de son père, fut faible au lieu d'être bon, courtois au lieu d'être flatteur, prodigue au lieu d'être magnifique.

Au point où en était l'Europe, il eût fallu, pour marcher en avant, ou la politique profonde de Côme, Père de la patrie, ou la volonté puissante de Côme I^{er}. Pierre n'avait ni l'une ni l'autre; aussi se perdit-il lui-même, et en se perdant manqua-t-il de perdre l'Italie.

Jamais, dit l'historien Guicciardini, depuis l'époque fortunée où l'empereur Auguste faisait le bonheur de cent vingt millions d'hommes, l'Italie n'avait été aussi heureuse, aussi riche et aussi tranquille qu'elle l'était vers l'an 1492. Une paix presque générale régnait sur tous les points du paradis du monde : soit que le voyageur, descendant des Alpes piémontaises, s'acheminât vers Venise à travers la Lombardie, soit que de Venise il se rendit à Rome en longeant l'Adriatique, soit que de Rome enfin il suivit les monts Apennins jusqu'à l'extrémité de la Calabre, partout il voyait des plaines verdoyantes ou des coteaux couverts de vignes, au milieu ou au penchant desquels il rencontrait des villes riches, bien peuplées, et, sinon libres, du moins heureuses. En effet, la négligence et la jalousie de la république florentine n'avaient pas encore fait un marais des places de Pise; le marquis de Margnan n'avait pas encore rasé cent vingt villages sur le seul territoire de Sienne; enfin les guerres des Orsini et des Colonna n'avaient pas encore changé les fertiles campagnes de Rome en ce désert aride et poétique qui enveloppe aujourd'hui la ville éternelle : et Flavio Blondo, qui décrivait en 1450 la ville d'Ostie, à

peine aujourd'hui peuplée de trente habitants, se contentait de dire qu'elle était moins florissante que du temps d'Auguste, époque à laquelle elle renfermait cinquante mille citoyens.

Quant aux paysans italiens, ils étaient bien certainement à cette époque les paysans les plus heureux de la terre : tandis que les serfs d'Allemagne ou les manants de France vivaient disséminés dans de pauvres cabanes ou parqués comme des animaux dans de misérables villages, ils habitaient des bourgades fermées de murs, qui défendaient leurs récoltes, leur bétail et leurs instruments aratoires. Ce qui reste de leurs maisons prouve qu'ils étaient mieux logés et avec plus d'art que ne le sont aujourd'hui les bourgeois de nos villes : de plus, ils avaient des armes, un trésor commun, des magistrats élus; et, lorsqu'ils combattaient, c'était pour défendre des foyers et une patrie.

Les bourgeois n'étaient pas moins heureux : c'était entre leurs mains que le commerce secondaire était remis, et l'Italie d'un bout à l'autre était un vaste bazar; la Toscane surtout était couverte de fabriques, où se travaillaient la laine, la soie, le chanvre, les pelleteries, l'alun, le soufre et le bitume. Les produits étrangers étaient amenés de la mer Noire, de l'Égypte, de l'Espagne et de la France dans les ports de Gènes, de Pise, d'Ostie, de Naples, d'Amalfi et de Venise, et étaient échangés contre des produits indigènes, ou repartaient pour les pays où ils étaient venus quand le travail et la main-d'œuvre en avaient triplé ou quadruplé la valeur. Ni les bras ni le travail ne manquaient : le riche apportait ses marchandises, le pauvre son industrie, et les nobles et les seigneurs échangeaient contre de l'argent comptant le produit de cette association.

Les souverains de l'Italie, en jetant les yeux sur ces grasses moissons, sur ces riches villages, sur ces florissantes fabriques, et en les reportant ensuite au delà des monts ou des mers, sur ces peuples pauvres, barbares et grossiers qui les entouraient, avaient compris que le jour n'était pas éloigné où ils apparaîtraient comme une proie aux autres nations : aussi, dès l'année 1480, Florence, Milan, Naples et Ferrare avaient-elles signé entre elles une ligne offensive et défensive pour faire face au danger, qu'il naquit au dedans ou qu'il vint du dehors.

Les choses en étaient donc là lorsque, comme nous l'avons dit, Roderic Borgia fut nommé pape, et monta sur le saint-siège en s'imposant le nom d'Alexandre VI.



Charles VIII le reçut à cheval. — Page 18

A chaque exaltation nouvelle la coutume était alors que tous les États chrétiens envoyassent à Rome une ambassade solennelle pour renouveler individuellement leur serment d'obéissance au saint-père. Chaque ville nomma donc ses ambassadeurs, et Florence fit choix, pour la représenter, de Pierre des Médicis et de Gentile, évêque d'Arezzo.

Chacun des deux messagers avait reçu cette mission avec une joie extrême. Pierre des Médicis y avait vu l'occasion de montrer son luxe et Gentile son éloquence; de sorte que Gentile avait

préparé son discours, et Pierre des Médicis avait mis en réquisition tous les tailleurs de Florence, et s'était fait préparer des habits splendides tout brodés de pierres précieuses : le trésor de sa famille, le plus riche de toute l'Italie en perles, en rubis et en diamants, était parsemé sur les habits de ses pages; et l'un d'eux, son favori, devait porter autour du cou un collier de cent mille ducats, c'est-à-dire un million à peu près de notre monnaie actuelle. Tous deux attendaient donc avec impatience le moment de produire chacun son effet, lorsqu'ils apprirent que Louis Sforza,

qui, de son côté, avait vu dans l'élection du nouveau pape une occasion non-seulement de resserrer la ligne de 1480, mais encore de la faire apparaître dans toute son unité, avait eu l'idée de réunir les ambassadeurs des quatre puissances, afin qu'ils fissent leur entrée le même jour, et avait imaginé de charger un seul des envoyés, celui de Naples, de porter la parole au nom de tous. Les choses, au reste, étaient déjà plus qu'un projet, car Louis Sforza avait la promesse de Ferdinand de se conformer au plan qu'il avait proposé.

Or ce plan renversait celui de Pierre et de Gentile : si les quatre ambassadeurs entraient le même jour et en même temps dans les rues de Rome, l'élégance et la richesse de Pierre des Médicis se confondaient avec celles de ses compagnons; si l'envoyé de Naples portait la parole, le discours de Gentile était perdu.

Ces deux graves intérêts changèrent la face de la Péninsule; ils amenèrent cinquante ans de guerre en Italie et la chute de la liberté florentine. Voici comment :

Pierre et Gentile, ne voulant pas renoncer à l'effet que devaient produire, l'un l'éclat de ses diamants, l'autre les fleurs de son éloquence, obtinrent de Ferdinand qu'il retirât la parole donnée à Louis Sforza. Celui-ci, qui connaissait la politique tibérienne du vieux roi de Naples, chercha à son manque de parole une tout autre cause que celle qu'il avait réellement, crut y voir une ligue formée contre lui, et, voulant opposer une force égale à celle qui le menaçait, se retira de l'ancienne association, et forma une alliance nouvelle avec le pape Alexandre VI, le duc Hercule III de Ferrare et la république de Venise : cette alliance devait, pour le maintien de la paix publique, tenir sur pied une armée de vingt mille chevaux et de dix mille fantassins.

A son tour Ferdinand s'effraya de cette ligue, et ne vit qu'un seul moyen d'en neutraliser les effets : c'était de déposséder Louis Sforza de la régence qu'il tenait au nom de son neveu, régence qui, contre toutes les habitudes, s'était prolongée déjà jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. En conséquence, il invita positivement, en sa qualité de tuteur naturel du jeune prince, le duc de Milan à résigner le pouvoir souverain entre les mains de son neveu. Sforza, qui était homme de ressource et de résolution, d'une main présenta un breuvage empoisonné à son neveu, et de l'autre signa un traité d'alliance avec Charles VIII.

Le traité portait :

Que le roi de France tenterait la conquête du royaume de Naples, sur lequel il réclamait les droits de la maison d'Anjou, usurpés par celle d'Aragon;

Que le duc de Milan donnerait au roi de France le passage par ses États, et l'accompagnerait avec cinq cents lances;

Que le duc de Milan permettrait au roi de France d'armer à Gènes autant de vaisseaux qu'il le voudrait;

Qu'enfin le duc de Milan prêterait au roi de France deux cent mille ducats, payables au moment de son départ.

De son côté, Charles VIII promit :

De défendre l'autorité personnelle de Louis Sforza sur le duché de Milan contre quiconque tenterait de l'en déposséder;

De laisser dans Asti, ville appartenant au duc d'Orléans par l'héritage de Valentine Visconti, son aïeule, deux cents lances françaises toujours prêtes à secourir la maison Sforza;

Enfin d'abandonner à son allié la principauté de Tarante aussitôt que le royaume de Naples serait conquis.

Le 20 octobre 1494, Jean Galéas était mort, et Louis Sforza proclamé duc de Milan.

Le 1^{er} novembre, Charles VIII était devant Sarzane, demandant le passage et le logement à travers la ville de Florence et les États de Toscane.

Pierre se rappela que, dans des circonstances à peu près semblables, Laurent son père avait été trouver le roi Ferdinand, et, malgré le désavantage de sa position, avait signé avec lui une paix merveilleusement favorable à la république : il résolut d'imiter cet exemple, fit nommer une ambassade, se plaça à la tête des ambassadeurs, et alla trouver le roi Charles VIII.

Mais Laurent était un homme de génie, consommé en politique et en diplomatie; Pierre n'était qu'un écolier, qui ne connaissait pas même la marche de ce grand jeu d'échecs qu'on appelle le monde : aussi, soit crainte, soit inhabileté, fit-il sottise sur sottise. Il est vrai de dire que le roi de France eut avec lui des manières auxquelles les Médicis n'étaient pas accoutumés.

Charles VIII le reçut à cheval, et lui demanda d'un ton hautain, comme un maître eût fait à son valet, d'où était venue à lui et à ses concitoyens la hardiesse de vouloir lui disputer le passage à travers la Toscane. Pierre de Médicis ré-

pondit que cela tenait à d'anciens traités passés, du consentement même de Louis XI, entre Laurent son père et Ferdinand de Naples; mais il ajouta humblement que, ces engagements lui étant à charge, il était décidé à ne pas pousser plus loin son dévouement à la maison d'Aragon et son opposition à celle de France; et que, par conséquent, il ferait ce que désirerait le roi. Charles VIII, qui ne s'attendait pas à tant de condescendance, demanda que la ville de Sarzane lui fût livrée, que les clefs de Pietra-Santa, de Pise, de Librafatta et de Livourne lui fussent remises; enfin que, pour être sûr de sa protection royale, la magnifique république lui prêtât une somme de deux cent mille florins. Pierre de Médicis consentit à tout, quoique ses instructions ne l'autorisassent à rien de tout cela. Alors Charles VIII lui ordonna de monter à cheval, et de commencer l'exécution de ses promesses par la remise des places fortes. Pierre obéit; et l'armée ultramontaine, conduite par l'héritier de Côme, Père de la patrie, et de Laurent le Magnifique, commença sa marche triomphale à travers la Toscane.

Mais, en arrivant à Lucques, Pierre de Médicis apprit que les lâches concessions qu'il avait faites au roi de France avaient soulevé contre lui une terrible opposition; il demanda en conséquence à Charles VIII la permission de le précéder à Florence, en donnant pour prétexte à son départ l'emprunt des deux cent mille florins. Charles avait en sa possession les villes et les forteresses qu'il avait demandées; il ne vit donc aucun inconvénient à laisser partir un homme qui paraissait si dévoué à la cause française, et l'avertit, en le congédiant, que dans deux ou trois jours il serait lui-même à Florence. Pierre partit de Lucques vers quatre heures du soir, rentra dans la nuit à Florence, et gagna son palais de Via Larga sans avoir été reconnu de personne.

Le lendemain matin, 9 novembre, après avoir pendant la nuit pris conseil de ses parents et de ses amis, qu'il trouva tout découragés, Pierre voulut tenter un dernier effort, et alla droit au palais de la seigneurie. Mais le palais était fermé; et, en arrivant sur la place, il trouva le gonfalonier Jacob Nerli qui l'attendait pour lui signifier de ne pas aller plus loin, et qui, à l'appui de cette signification, lui montra Lucas Corsini, l'un des pairs, debout à la porte et l'épée à la main; c'était une réaction complète contre le pouvoir des Médicis.

Pierre se retira sans dire une parole: sans prier, sans menacer, comme un enfant auquel on ordonne et qui obéit, il se retira dans son palais et écrivit à Paul Orsini, dont il avait épousé la sœur, de venir à son aide avec ses hommes d'armes. La lettre ayant été interceptée, la seigneurie y vit une tentative de rébellion, et, heureusement pour Pierre, en fit publiquement la lecture en appelant les citoyens aux armes. Prévenu de cette manière, Orsini accourut au secours de son beau-frère, qu'il plaça avec Julien au milieu de ses hommes d'armes, et parvint à gagner la porte Saint-Gallo, tandis que le cardinal Jean, qui fut depuis Léon X, plus belliqueux que ses frères, voulant tenter un dernier effort, essayait de réunir ses partisans au cri de Palle, Palle! mot de guerre de sa maison. Mais ce mot, si magique du temps de Côme l'Ancien et de Laurent le Magnifique, avait perdu toute sa puissance.

En arrivant à la rue Calzajoli, le belliqueux cardinal vit qu'elle était barrée par le peuple, et les menaces et les murmures de la multitude lui apprirent qu'il serait dangereux d'aller plus loin. Il se retira donc; mais, selon son habitude de poursuivre les fuyards, le peuple s'élança sur ses traces.

Grâce à son cheval, Jean gagnait du terrain, lorsqu'il aperçut au bout de la rue une autre troupe armée qui devait infailliblement l'arrêter: il sauta à bas de son cheval, et s'élança dans une maison dont la porte était ouverte. La maison, par bonheur, communiquait avec un couvent de franciscains; un des moines lui prêta sa robe, et le cardinal, grâce à cet humble incognito, put gagner la campagne, et, guidé par les indications des paysans, rejoignit ses deux frères dans les Apennins.

Le même jour, les Médicis furent proclamés traîtres à la patrie: un décret les déclara rebelles, confisqua leurs biens, et promit cinq mille ducats à qui les amènerait vivants, et deux mille à celui qui apporterait leur tête. Toutes les familles proscrites lors du retour de Côme l'Ancien en 1454, et après la conspiration des Pazzi en 1478, rentrèrent à Florence; et Giovanni et Lorenzo des Médicis, fils de Pierre-François et neveu des bannis, pour n'avoir plus rien de commun avec eux, répudièrent leur nom de Médicis pour prendre celui de Popolani; et changeant leur blason, qui était d'or à six globes posés, trois, deux et un, dont cinq de gueules, et celui du milieu et du chef d'azur chargé de trois

leurs de lis d'or, prirent celui des Guelfes, qui était de guenes à la croix d'argent.

Puis, ces premières mesures prises, on envoya des ambassadeurs à Charles VIII. Ces ambassadeurs étaient : Piero Capponi, Giovanni Cavalcanti, Pandolfo Rucellai, Tanai des Nerli et le père de Jérôme Savonarola, celui-là même qui avait refusé l'absolution à Laurent de Médicis, parce qu'il ne voulait pas rendre la liberté à sa patrie.

Ces ambassadeurs trouvèrent Charles VIII occupé de rendre leur indépendance aux Pisans, qui depuis quatre-vingt-sept ans étaient tombés sous la domination florentine.

Ce fut Savonarola qui porta la parole ; il parla avec ce ton d'enthousiasme prophétique qui lui était habituel, et qui produisait un si grand effet sur ses concitoyens, qui croyaient à son inspiration. Mais Charles VIII, qui était tant soit peu barbare, et qui n'avait jamais entendu parler de l'illustre dominicain, écouta les promesses et les menaces de l'ambassadeur comme il eût écouté un sermon, et lorsque le sermon fut fini, il fit le signe de la croix, et dit qu'il arrangerait toutes les choses à Florence.

En effet, le 17 novembre au soir, le roi se présenta à la porte de San Friano, par laquelle on était prévenu qu'il devait faire son entrée : il y trouva la noblesse florentine dans ses habits d'apparat, accompagnée du clergé qui chantait des hymnes, et suivie du peuple, qui, toujours avide de changement, croyait retrouver dans la chute des Médicis quelques débris de sa vieille liberté. Charles VIII trouva à la porte un baldaquin d'or sous lequel il s'arrêta un instant pour répondre quelques paroles évasives aux compliments de bienvenue qui lui furent faits ; puis, ayant pris sa lance des mains de son écuyer, il l'appuya sur sa cuisse, et donna l'ordre d'entrer dans la ville, qu'il traversa presque entière en passant sous le palais Strozzi ; et, suivi de son armée, qui portait les armes hautes, et de son artillerie, qui roulait sourdement, il s'en alla loger au palais de Via Larga.

Les Florentins avaient cru recevoir un hôte, mais Charles VIII, en portant sa lance à la main, avait donné à entendre qu'il entraînait en vainqueur : de sorte que, le lendemain, lorsqu'on en vint aux négociations, chacun se trouva loin de compte. La seigneurie venait ratifier le traité des Médicis ; mais Charles VIII répondit à la seigneurie que le traité n'existait plus par le fait même de la chute de celui qui l'avait signé :

qu'il n'avait, au reste, encore rien décidé à l'égard de ce qu'il ordonnerait de Florence, et qu'ils eussent à revenir le lendemain pour savoir si son bon plaisir était de rétablir les Médicis ou de déléguer son autorité à la seigneurie.

La réponse était terrible : mais les Florentins étaient trop près encore de leur ancienne vertu pour l'avoir oubliée. Déjà à tout hasard chaque maison puissante avait depuis deux jours rassemblé autour d'elle tous ses serviteurs, avec l'intention de ne point commencer les hostilités, mais aussi avec la détermination de se défendre si les Français attaquaient. En effet, lors de son entrée, Charles VIII avait été étonné de cette population étrange qui se pressait dans les rues, et qui garnissait toutes les ouvertures des maisons, depuis les soupiraux des caves jusqu'aux terrasses des toits. La seigneurie donna de nouveaux ordres, et la population s'augmenta d'un tiers encore pendant cette nuit d'attente, qui devait décider du sort de Florence.

Le lendemain, à l'heure convenue, les députés furent de nouveau introduits près du roi : ils le trouvèrent assis, la tête couverte, et ayant au pied de son trône le secrétaire royal, qui tenait à la main les clauses du traité. Lorsque chacun eut pris sa place, il déploya le papier, et commença à lire, article par article, les conditions imposées par le roi de France ; mais, à peine au tiers de la lecture, les députés florentins l'interrompirent, et la discussion commença.

Comme cette discussion fatiguait Charles VIII : « Messires, dit-il, puisqu'il en est ainsi, je vais faire sonner mes trompettes. » A ces mots, Pierre Capponi, qui était secrétaire de la république, ne pouvant à son tour se contenir plus longtemps, s'élança vers le secrétaire, lui arracha des mains la capitulation honteuse qu'on proposait, et, la déchirant en morceaux : « Eh bien, sire, répondit-il, faites sonner vos trompettes ; nous ferons sonner nos cloches. » Puis, jetant les morceaux du traité à la figure du lecteur stupéfait, il sortit suivi des autres ambassadeurs pour donner l'ordre sanglant qui allait faire de Florence tout entière un champ de bataille.

Cette réponse hardie sauva Florence par sa hardiesse même : soit crainte, soit générosité, Charles VIII rappela Capponi ; on débattit de nouvelles conditions, qui, acceptées et signées par les deux parties, furent publiées le 26 novembre, pendant la messe, dans la cathédrale de Sainte-Marie-des-Fleurs.



Francis I.



Eh bien, sire, faites sonner vos trompettes ; nous ferons sonner nos cloches. — Page 20.

Voici quelles étaient ces conditions :

La seigneurie s'engageait à payer au roi de France, à titre de contribution de guerre, la somme de cent vingt mille florins, en trois termes.

La seigneurie s'engageait à lever le séquestre mis sur les biens des Médicis, et à révoquer le décret qui mettait leur tête à prix ;

La seigneurie s'engageait à pardonner aux Pisans, moyennant quoi ceux-ci rentreraient sous l'obéissance des Florentins ;

Enfin la seigneurie reconnaîtrait les droits du

duc de Milan sur Sarzane et Pietra-Santa, et ces droits une fois reconnus seraient appréciés et jugés par arbitres.

De son côté, le roi de France s'engageait à restituer les forteresses qui lui avaient été remises par Pierre de Médicis, dès qu'il aurait conquis le royaume de Naples, ou qu'il aurait terminé la guerre par une paix, ou même par une trêve de deux ans ; soit enfin lorsqu'il aurait quitté l'Italie.

Deux jours après, Charles VIII quitta Florence et s'avança vers Rome par la route de

Sienna, après avoir très-probablement fait exécuter son portrait par Léonard de Vinci (1).

Mais les onze jours pendant lesquels il était resté au palais de Via Larga avaient suffi pour mettre au pillage toute cette magnifique collection de tableaux, de statues, de pierres gravées et de médailles, rassemblée à grands frais par Côme et par Laurent : chaque seigneur de la suite du roi en avait emporté ce qui lui avait plu, non pas fixé dans son choix par la valeur des objets, mais entraîné par son caprice; si bien que, grâce à la barbarie et à l'ignorance même des courtisans, beaucoup de choses précieuses furent cependant sauvées, la valeur desquelles n'était pas dans la matière, mais dans le travail.

Quant à Pierre de Médicis, il usa le reste de sa vie, qui au reste fut courte, à essayer de rentrer dans Florence, soit par surprise, soit par force. Puis un jour on apprit qu'il était mort misérablement comme il avait vécu : comme il se rendait à Gaète sur un bâtiment chargé d'artillerie, le bâtiment s'enfonça dans le Garigliano, et Pierre de Médicis fut noyé. Il laissait de sa femme, Alphonsina de Roberto Orsini, un fils nommé Laurent.

Ce fut ce même Laurent, duc d'Urbin, dont toute la célébrité consiste à avoir été le père de Catherine de Médicis, qui fit la Saint-Barthélemy, et d'Alexandre, qui étouffa les derniers restes de la liberté florentine. Ajoutez à cela qu'il dort dans un tombeau sculpté par Michel-Angé : aussi sa statue est-elle plus connue qu'il ne l'est lui-même; et beaucoup, qui ignorent ce que c'est que le pauvre et lâche duc d'Urbin, savent ce que c'est que le terrible Pensiero.

L'exil des Médicis dura dix-huit ans; en 1512, ils rentrèrent à Florence, ramenés par les Espagnols; et ils y furent admis, dit la capitulation, non pas comme princes, mais comme simples citoyens.

Avant même que les Médicis fussent rentrés, la capitulation qui leur ouvrait les portes de la patrie était violée. Vingt-cinq ou trente conjurés, partisans des Médicis, éblouis par la gloire littéraire du Magnifique, et qui, pendant les vingt ans de révolution que l'Italie avait subis depuis sa mort, avaient dans les jardins de Bernardo Rucellai fait une espèce d'académie à l'instar de celle d'Athènes, virent dans les suc-

cesseurs de Laurent les continuateurs de sa gloire, et résolurent de leur remettre aux mains une autorité plus grande encore que celle qu'ils avaient perdue. En conséquence, ils mirent à leur tête Bartolomeo Valori, les Rucellai, Paolo Vettori, Francesco des Albizzi, Tornabuoni et Vespucci, et le 51 au matin, le lendemain de la prise de Prato par le vice-roi Raymond de Cardone, ils entrèrent dans le palais de la seigneurie, armés sous leurs manteaux d'épées et de cuirasses, pénétrèrent jusqu'à l'appartement du gonfalonier Soderini, l'enlevèrent de force, et le conduisirent dans la maison de Paul Vettori, située sur le quai de l'Arno. Puis, lorsqu'ils se furent ainsi assurés de lui, ils rassemblèrent la seigneurie, les collèges, les capitaines du parti guelfe, les décevins de la liberté, les huit de la balie, les conservateurs des lois, et sommèrent cette assemblée générale des représentants de Florence de déposer Soderini; mais, contre leur attente, sur soixante-dix membres, neuf seulement votèrent pour la déposition. Alors François Vettori élevant la voix : « Ceux, dit-il, qui ont voté pour le maintien de l'ancien gonfalonier ont voté pour sa mort; car si on ne peut le déposer, on le tuera. » A un second tour de scrutin, Soderini fut déposé à l'unanimité.

Deux jours après, Julien de Médicis, frère de Pierre qui s'était noyé dans le Garigliano, rentra dans Florence sans même attendre qu'une sentence des nouveaux magistrats vint abolir le décret de bannissement porté par les anciens, et alla se loger dans le palais des Albizzi. Sous son influence, une nouvelle loi fut présentée : elle réduisait à une année les fonctions du gonfalonier, et une balie remplaçait le grand conseil, qui, sans être supprimé, était réduit à des fonctions intérieures. Jean-Baptiste Ridolfi, proche parent des Médicis, fut élu gonfalonier à la majorité de onze cent trois voix, sur une totalité de quinze cent sept suffrages; et le cardinal Jean, qui était resté à Prato pour attendre le résultat de toutes ces menées, fit à son tour son entrée dans Florence le 14 septembre, non pas comme légat de Toscane, non pas entouré de prêtres et de moines, mais escorté de fantassins bolonais et d'hommes d'armes romagnols. Puis, avec cette garde, il alla descendre au palais de Via Larga, recevant comme un souverain pendant deux jours les hommages de ses sujets, et ne pensant à aller offrir les siens à la seigneurie que le troisième.

On comprend que les hommages à rendre

(1) Ce portrait, fait à Milan ou à Florence, est au Musée de Paris.

n'étaient qu'un prétexte : pour faire plus d'honneur à la seigneurie, qui n'avait pas encore eu le temps de réorganiser sa garde, le cardinal Jean se rendit au palais avec la sienne. Sur un mot de lui, les soldats s'emparèrent de toutes les issues, tandis que Julien, se présentant au grand conseil, le sommait d'appeler le peuple et de convoquer une balle.

Le peuple fut convoqué et fit tout ce qu'on voulut, tant il était déjà prêt pour la servitude. Il abolit toutes les lois portées depuis 1494, c'est-à-dire depuis l'exil de Pierre; il nomma une balle dans laquelle étaient réunis tous les pouvoirs du gouvernement, depuis celui de gonfalonier jusqu'à ceux des adjoints, avec le droit de prolonger elle-même son autorité d'année en année; enfin Jean-Baptiste Ridolfi, qui, du temps de Savonarola, s'était montré un peu trop zélé pour la liberté, et un peu trop enclin à des opinions populaires, fut sommé d'abdiquer ses fonctions de gonfalonier, ce qu'il fit le 1^{er} novembre suivant.

Ce fut ainsi que le gouvernement florentin passa du régime constitutionnel et de la liberté républicaine à une étroite oligarchie : ce furent les chaînes d'argent dont nous avons parlé.

Grâce à cette révolution, les autres Médicis suivirent bientôt Julien et le cardinal Jean, tous deux fils de Laurent le Magnifique. C'était Laurent II, fils de Pierre, qui s'était noyé dans le Garigliano, seul descendant légitime qui restât, avec ses oncles, de la grande race de Côme, Père de la patrie; c'était Alexandre, son fils bâtard, qui fut depuis duc de Florence; c'était le bâtard de Julien II, Hippolyte, qui fut depuis cardinal; c'était enfin Jules, chevalier de Rhodes et prieur de Capoue, bâtard de ce Julien assassiné par les Pazzi, et qui fut depuis Clément VII.

Sept ou huit mois après, la puissance des Médicis s'affermi encore par l'exaltation de Léon X au trône pontifical, sur lequel nous le retrouverons plus tard en suivant à Rome Michel-Ange et Raphaël.

À la nouvelle de cette exaltation, Julien, croyant voir s'ouvrir devant lui une carrière plus belle et surtout plus sûre à la cour de son frère, remit entre les mains de Laurent, son neveu, le gouvernement de Florence, et partit pour Rome, où Léon X le fit gonfalonier, capitaine général de l'Église, et vicaire de Modène, de Reggio, de Parme et de Plaisance. Ce n'était pas tout : Julien étendait déjà une main vers le duché de Milan et l'autre vers le royaume de

Naples, lorsque la fièvre le saisit, au moment où, à la tête de son armée, il marchait contre Bayard et la Palisse. Il remit aussitôt le capitanaat aux mains de son neveu Laurent, et se fit transporter dans l'abbaye de Fiésole, où il mourut après une longue et douloureuse agonie, le 17 mai 1516, quatre ans après son rappel, à l'âge de vingt-sept ans.

À peu près un an avant sa mort, il avait épousé la sœur de Philibert et de Charles, ducs de Savoie, et tante maternelle du roi François I^{er}; mais, comme il avait été presque toujours séparé d'elle, il n'en eut point d'enfants; sa seule descendance fut donc Hippolyte, son fils naturel. Quant au duché de Nemours, qui lors de son mariage lui avait été donné par François I^{er}, il retourna après sa mort à la couronne de France.

Sous le rapport des arts, c'était le digne fils de Laurent : son amour pour les belles-lettres surtout s'était encore accru par le séjour qu'il avait fait à la cour d'Urbain. Bembo en fit un des interlocuteurs de son discours sur la langue toscane.

Le 18 août, Laurent de Médicis, successeur de son oncle au capitanaat, obtint en outre le duché d'Urbain. Ce fut en défendant ce dernier titre qu'il reçut au siège de Mondolfo un coup d'arquebuse à la tête, Florence, qui le crut mort, en tressaillit de joie; et il ne lui fallut rien moins que sa présence, au bout de quarante jours de convalescence passés à Ancône, pour qu'elle se décidât à croire à sa guérison. Encore, au dire de l'historien Giovo Cambi, beaucoup persistèrent-ils à croire que Laurent était réellement mort, et que le corps qui reparaisait devant eux n'était qu'un spectre ranimé par le démon.

Au reste, ceux qui désiraient sa mort avec tant d'ardeur n'avaient pas longtemps à attendre. Le duc d'Urbain avait épousé Madeleine de la Tour d'Auvergne; et déjà atteint de la maladie que les Français reprochaient aux Napolitains, et que les Napolitains baptisaient du nom de française, il la communiqua à sa femme, qui, affaiblie par elle, mourut le 25 avril 1519, en donnant le jour à Catherine de Médicis. La future épouse de Henri II, laquelle, en échange de sa race éteinte ou prête à s'éteindre, devait donner trois rois à la France et une reine à l'Espagne.

Cinq jours après la naissance de sa fille et la mort de sa femme, c'est-à-dire le 28 avril, Laurent mourut à son tour; et Léon X, seul descendant légitime qui restât de Côme, Père de la



Laurent de Médicis.

patricienne, vit la branche aînée des Médicis réduite à trois bâtards : Jules, qui était déjà cardinal, et Hippolyte et Alexandre, qui étaient encore enfants, le premier n'ayant que huit ans et le second neuf.

Si bien qu'on disait tout haut à Florence qu'il fallait raser la maison qu'habitaient le cardinal Jules et ses deux neveux, et en faire une place, qui s'appellerait la place des Trois-Mulets.

Mais la même année, pour répondre à cette plaisanterie, le 11 juin 1519, naissait un enfant qui reçut au baptême le nom de Côme,

et qui devait vingt ans après y ajouter celui de Grand.

Cette année était celle des grands événements : seize jours après la naissance de cet enfant, qui devait avoir une si grande influence sur la Toscane, Charles-Quint fut nommé empereur, après que ses compétiteurs, l'électeur de Saxe et François I^{er}, eurent été écartés.

Florence, qui ne pouvait pas lire dans l'avenir ce que lui réservaient de malheurs cet empereur qu'on venait d'élire, et de servitude cet enfant qui venait de naître, se crut à tout jamais

délivrée des Médicis en voyant Léon X sur le trône, et la race de Côme, le Père de la patrie, à demi éteinte : mais déjà le pape avait disposé de la Toscane en faveur du cardinal Jules, son cousin; et Laurent n'était pas encore mort que déjà Jules était venu de Rome pour réclamer son héritage.

Cependant les Florentins gagnèrent quelque chose à la mort de Laurent : en effet, le cardinal Jules annonça publiquement aux magistrats que son intention n'était pas de leur rendre la liberté perdue, mais de respecter ce qui leur en restait : et, contre l'habitude de ceux qui arrivent au pouvoir, il tint plus qu'il n'avait promis. En cessant de s'arroger la nomination des emplois lucratifs, Jules laissa la pauvre ville reprendre peu à peu dans son gouvernement une certaine apparence républicaine, ce qui lui valut une grande popularité. Il est vrai qu'il prit sa revanche dès qu'il s'appela Clément VII, et qu'il reperdit alors au delà de ce qu'il avait gagné.

Mais la mort était dans la famille : le 24 novembre 1524, au bruit du canon du château Saint-Ange, qui lui annonçait la prise de Milan, Léon X se sentit assez gravement indisposé pour se faire transporter de son jardin de Maliana, où il était, au palais du Vatican à Rome : il se souvint alors que la veille son échanson, Bernard Malaspina, lui avait présenté, à souper, un vin d'un goût si étrange, qu'il s'était retourné après l'avoir bu, et lui avait demandé où il avait pris un vin si amer. Les médecins, prévenus de cette circonstance, appliquèrent les contre-poisons; mais sans doute il était trop tard : l'état de Léon X alla toujours empirant; et le 1^{er} décembre, après avoir reçu la veille la nouvelle de la prise de Plaisance, et le jour même celle de la prise de Parme (qu'il désirait tant, que souvent on lui avait entendu dire qu'il la payerait volontiers de sa vie), il mourut vers les onze heures de la nuit.

Le lendemain, au point du jour, l'échanson Bernard Malaspina prit en laisse une couple de chiens, comme s'il voulait aller à la chasse; et il essayait de sortir de Rome lorsque les gardes, auxquels il parut étrange que peu d'heures après la mort du pape un de ses serviteurs les plus intimes pensât à prendre un pareil amusement, l'arrêtèrent et le firent mettre en prison; mais le cardinal Jules de Médicis, aussitôt son arrivée à Rome, lui rendit la liberté, — de peur, disent naïvement Nardi dans son *Histoire florentine*, et Paris de Grassis dans ses *Annales ecclésiastiques*,

que le nom de quelque grand prince ne se trouvât mêlé au crime de ce misérable échanson, et qu'on ne rendit ainsi quelque homme puissant l'ennemi implacable de sa famille.

Léon X avait régné huit ans huit mois et dix-neuf jours, et laissait la descendance de Côme l'Ancien réduite à trois bâtards.

Il est vrai que, dix-huit mois après la mort de Léon X, l'un de ces trois bâtards monta sur le trône pontifical, non pas sous le nom de Jules III, comme on s'y attendait, mais sous celui de Clément VII, qu'il s'était imposé, assure-t-on, afin de rassurer ses ennemis, en leur annonçant d'avance que son intention était de pratiquer la plus sainte des vertus royales.

A peine l'oncle fut-il sur le trône, tous ses soins et toutes ses affections se tournèrent vers ses deux neveux, Alexandre et Hippolyte; et cela d'autant plus naturellement, disait-on, que le premier, qui était reconnu ostensiblement pour être le fils de Laurent, duc d'Urbin, passait secrètement pour être le résultat d'un des amours de jeunesse du cardinal Jules, au temps où il n'était encore que chevalier de Rhodes. Toute son influence fut donc d'abord employée à maintenir les restes illégitimes de la branche aînée dans la haute position que les Médicis avaient toujours occupée à Florence.

Malheureusement, celui qu'il leur avait choisi pour tuteur, et qu'en outre il avait donné pour chef provisoire à la république, Silvio Passerini, cardinal de Cortone, ne possédait aucune des qualités qui eussent pu faire oublier aux Florentins les griefs qu'ils avaient contre la maison des Médicis : c'était à la fois un avare et un imprudent, qui aliéna à ses pupilles le peu de cœurs qui étaient restés attachés à leur famille.

De son côté, Clément VII adopta une politique toute contraire à celle de Léon X : au lieu de déclarer comme lui qu'il ne se croirait tranquille et affermi sur le trône que lorsque les Français ne posséderaient plus un pouce de terre en Italie, il avait fait alliance avec eux. Cette alliance amena le sac de Rome; et le sac de Rome, en renfermant le saint-père dans le château de Saint-Ange, et en brisant momentanément son influence temporelle, permit aux Florentins de se révolter, et de chasser une troisième fois les Médicis. Cette dernière révolution eut lieu le 17 mai 1527.

Clément VII, comme on le sait, se tira d'affaire en vendant sept chapeaux de cardinaux, avec lesquels il paya une partie de sa rançon, et

en mettant cinq autres cardinaux en gage pour répondre du reste; alors, comme moyennant ces garanties on lui laissait un peu plus de liberté, il en profita pour s'échapper de Rome sous l'habit d'un valet, et gagna Orviète. Les Florentins se croyaient donc bien tranquilles sur l'avenir en voyant Charles V vainqueur et le pape fugitif.

Mais ce que l'intérêt divisa, l'intérêt peut le rapprocher. Charles V, élu empereur en 1519, n'était pas encore couronné par le pape; et cependant cette solennité, au moment du schisme de Luther, de Zwingle et de Henri VIII, était devenue de la plus haute importance aux intérêts du roi catholique: il fut donc convenu que Clément VII couronnerait l'empereur, que l'empereur s'emparerait de Florence, et lui donnerait pour duc le bâtard Alexandre, auquel il marierait sa fille bâtarde Marguerite d'Autriche. Quant à l'autre bâtard, Hippolyte, Clément II avait, deux ans auparavant, pourvu à son avenir en le faisant cardinal.

Les deux promesses furent religieusement tenues: Charles-Quint fut couronné à Bologne; car, dans la tendresse toute nouvelle qu'il portait au pape, il ne voulait pas voir les ravages que ses troupes avaient faits à la cité sainte: Charles-Quint, disons-nous, fut couronné à Bologne le 24 février 1525, jour doublement anniversaire, et de sa naissance et de sa victoire à Pavie sur le roi très-chrétien; et après un siège terrible, où Florence, défendue par Michel-Ange, fut livrée par Malatesta, le 31 juillet 1551, le duc Alexandre fit son entrée dans la future capitale de son grand-duché.

Côme avait apporté les chaînes d'or; Laurent, les chaînes d'argent. Alexandre apporta les chaînes de fer.

Alexandre avait à peu près tous les vices de son époque, et très-peu des vertus de sa race: fils d'une Mauresque, il en avait hérité les passions ardentes; constant dans sa haine, inconstant dans son amour, il essaya de faire assassiner Pierre Strozzi, et fit empoisonner le cardinal Hippolyte, son cousin, lequel, au dire de Varchi, était un beau et agréable jeune homme, doué d'un esprit heureux, affable de cœur, généreux de la main, libéral et grand comme Léon X, et qui donna d'une seule fois quatre mille ducats de rente à François-Marie Molza, noble modenais versé dans l'étude de la grande et bonne littérature, et dans celle des trois belles langues, qui étaient à cette époque le grec, le latin et le toscan.

Aussi y eut-il, pendant les six ans de son règne, force conspirations contre lui. Philippe Strozzi déposa une somme considérable entre les mains d'un frère dominicain de Naples, qui avait, disant-on, une grande influence sur Charles-Quint, pour qu'il obtint de lui la liberté de sa patrie. Jean-Baptiste Cibo, archevêque de Marseille, essaya de profiter des amours d'Alexandre avec sa sœur, laquelle, séparée de son mari, habitait le palais des Pazzi, pour le faire tuer un jour qu'il viendrait la voir dans ce palais: et comme il savait qu'Alexandre portait ordinairement sous son habit une jacque de mailles si merveilleusement faite qu'elle était à l'épreuve de l'épée et du poignard, il avait fait remplir de poudre un coffre sur lequel il avait l'habitude de s'asseoir lorsqu'il venait voir la marquise, et il devait y faire mettre le feu; mais cette conspiration et toutes les autres qui la suivirent furent découvertes, à l'exception d'une seule. Mais aussi dans celle-là il n'y avait qu'un conjuré, qui, à lui seul, devait tout accomplir. Ce conjuré était Laurent de Médicis, l'aîné de cette branche cadette qui s'écarta du tronc paternel avec Laurent, frère de Côme, le Père de la patrie, et qui, dans sa marche ascendante, s'était, tout en côtoyant la branche aînée, séparée elle-même en deux rameaux.

Laurent était né à Florence le 25 mars 1514, de Pierre François de Médicis, deux fois neveu de Laurent, frère de Côme; et de Maria Soderini, femme d'une sagesse exemplaire et d'une prudence reconnue.

Laurent perdit son père de bonne heure, et, comme il avait neuf ans à peine, sa première éducation se fit alors sous l'inspection de sa mère; mais, comme, à cause de la grande facilité que l'enfant avait à apprendre, cette éducation fut faite très-rapidement, il sortit de cette tutelle féminine pour entrer sous celle de Philippe Strozzi. Là son caractère étrange se développa: c'était un mélange de raillerie, d'inquiétude, de désir, de doute, d'impiété, d'humilité et de hauteur, qui faisait que, tant qu'il n'eut pas de motifs de dissimuler, ses meilleurs amis ne le virent jamais deux fois de suite sous la même face. Caressant tout le monde, n'estimant personne, aimant tout ce qui était beau sans distinction de sexe, c'était une de ces créatures hermaphrodites comme la nature capricieuse en produit dans les époques de dissolution. De temps en temps, de ce composé d'éléments hétérogènes jaillissait un vœu ardent de gloire et d'immortalité d'au-

tant plus inattendu qu'il paraît d'un corps si frêle et si féminin, qu'on ne l'appelait que Lorenzino. Ses meilleurs amis ne l'avaient jamais vu ni rire, ni pleurer, mais toujours railler et maudire. Alors son visage, plutôt gracieux que beau, car il était naturellement brun et mélancolique, prenait une expression si infernale, que, quelque rapide qu'elle fût (puisqu'elle ne passait jamais sur sa face que comme un éclair), les plus braves en étaient épouvantés. A quinze ans il avait été étrangement aimé du pape Clément, qui l'avait fait venir à Rome, et qu'il avait eu plusieurs fois l'intention d'assassiner; puis, à son retour à Florence, il s'était mis à courtiser le duc Alexandre avec tant d'adresse et d'humilité, qu'il était devenu, non pas un de ses amis, mais peut-être son seul ami.

Il est vrai qu'avec Lorenzino pour familier, Alexandre pouvait se passer des autres. Lorenzino lui était bon à tout : c'était son bouffon, c'était son complaisant, c'était son valet, c'était son espion, c'était son amant, c'était sa maîtresse; il n'y avait que lorsque le duc Alexandre avait envie de s'exercer aux armes, qu'alors son compagnon éternel lui faisait faute, et se couchait sur quelque lit moelleux ou sur quelque coussin bien doux, en disant que toutes ces cuirasses étaient trop dures pour sa poitrine, et toutes ces dagues et ces épées trop lourdes pour sa main. Alors lui, tandis qu'Alexandre s'exerçait avec les plus habiles spadassins de l'époque, lui, Lorenzino, jouait avec un petit couteau de femme, aigu et affilé, en essayait la pointe en perçant des florins d'or, et disant que c'était là son épée à lui, et qu'il n'en voulait jamais porter d'autre. Si bien qu'en le voyant si mou, si humble et si lâche, on ne l'appelait plus Lorenzino, mais Lorenzaccio.

Aussi, de son côté, le duc Alexandre avait-il une merveilleuse confiance en lui, et la preuve la plus certaine qu'il lui en donnait, c'est qu'il était l'entremetteur de toutes ses intrigues amoureuses. Quel que fût le désir du duc Alexandre, soit que ce désir montât au plus haut, soit qu'il descendit au plus bas, soit qu'il poursuivît une beauté profane, soit qu'il pénétrât dans quelque saint monastère, soit qu'il eût pour but l'amour de quelque épouse adultère ou de quelque chaste jeune fille, Lorenzo entreprenait tout, Lorenzo menait tout à bien : aussi Lorenzo était-il le plus puissant et le plus détesté à Florence après le duc.

De son côté, Lorenzo avait un homme qui lui

était aussi dévoué que lui-même paraissait l'être au duc Alexandre : cet homme était tout bonnement un certain Michel del Tovallaccino, un sbire, un assassin, qu'il avait fait gracier pour un meurtre, et que ses camarades de prison avaient baptisé du nom de Scoronconcolo, nom qui lui était resté à cause de sa bizarrerie même. Dès lors cet homme était entré à son service et faisait partie de sa maison, lui témoignant une reconnaissance extrême; si bien qu'une fois, Lorenzo s'étant plaint devant lui de l'ennui que lui donnait un certain intrigant, Scoronconcolo avait répondu : « Maître, dites-moi seulement quel est le nom de cet homme, et je vous promets que demain il ne vous gênera plus. » Et comme Lorenzo s'en plaignait encore un autre jour : « Mais dites-moi donc qui il est, demanda le sbire; fût-ce quelque favori du duc, je le tuerai. » Enfin, comme une troisième fois Lorenzo revenait encore à se plaindre du même homme : « Son nom ! son nom ! s'était écrié Scoronconcolo ; car je le poignarderai, fût-ce le Christ. » Mais, pour cette fois, Lorenzo ne lui dit rien encore. Le temps n'était pas venu.

Un matin, le duc fit dire à Lorenzo de le venir voir plus tôt que de coutume. Lorenzo accourut, et trouva le duc encore couché. La veille il avait vu une très-jolie femme, celle de Léonard Ginori, et il la voulait avoir : c'était pour cela qu'il faisait appeler Lorenzo; et il avait d'autant plus compté sur lui, que celle dont il avait envie était sa tante.

Lorenzo écouta la proposition avec la même tranquillité que s'il se fût agi d'une étrangère, et répondit à Alexandre, comme il avait coutume de lui répondre, qu'avec de l'argent toutes choses étaient faciles. Alexandre répliqua qu'il savait bien où était son trésor, et qu'il n'avait qu'à prendre ce dont il avait besoin. Puis Alexandre passa dans une autre chambre, et Lorenzo sortit; mais en sortant il mit sous son manteau, sans être vu du duc, cette merveilleuse jaque de mailles qui faisait la sûreté d'Alexandre, et la jeta en sortant dans le puits de Seggio Capovano.

Le lendemain, le duc demanda à Lorenzo où il en était de sa mission : mais Lorenzo lui répondit qu'ayant affaire cette fois à une femme honnête, la chose pourrait bien traîner en quelque longueur; puis il ajouta en riant qu'il n'avait qu'à prendre patience avec ses religieuses. En effet, le duc Alexandre avait un couvent dont il avait séduit d'abord l'abbesse, et ensuite les

religieuses, et dont il s'était fait un sérail. Alexandre se plaignit aussi ce jour-là d'avoir perdu sa cuirasse; non pas tant, dit-il, qu'il crût en avoir besoin, mais parce qu'elle s'était si bien assouplie à ses mouvements, qu'il en était arrivé (tant il en avait l'habitude) à ne la plus sentir. Lorenzo lui donna le conseil d'en commander une autre : mais le duc répondit que l'ouvrier qui l'avait faite n'était plus à Florence, et qu'aucun autre n'était assez habile pour le remplacer.

Quelques semaines se passèrent ainsi, le duc demandant toujours à Lorenzo où il en était près de la signora Giuori, et Lorenzo le payant toujours de belles paroles; si bien qu'il était arrivé à l'amener, par le retard même, à un désir immodéré de posséder celle qui résistait ainsi.

Enfin un matin, c'était le 6 janvier 1556 (vieux style), Lorenzo fit dire au sbire de venir déjeuner avec lui, ainsi que dans ses jours de bonne humeur il avait déjà fait plusieurs fois; puis, lorsqu'ils furent attablés et qu'ils eurent amicalement vidé deux ou trois bouteilles : « Or çà, dit Lorenzo, revenons à cet ennemi dont je t'ai parlé; car, maintenant que je le connais, je suis certain que tu ne me manqueras pas davantage dans le danger que je ne te manquerais moi-même. Tu m'as offert de le frapper; eh bien, le moment est venu, et je le conduirai ce soir en un endroit où nous pourrions faire la chose à coup sûr : es-tu toujours dans la même résolution? » Le sbire renouvela ses promesses, en les accompagnant de ces serments impies dont se servent en l'occasion ces sortes de gens.

Le soir, en soupant avec le duc et plusieurs autres personnes, Lorenzo, ayant comme d'habitude pris sa place près d'Alexandre, se pencha à son oreille, et lui dit qu'il avait enfin, à force de belles promesses, disposé sa tante à le recevoir, mais à la condition expresse qu'il viendrait seul, et dans la chambre de Lorenzo; voulant bien avoir cette faiblesse pour lui, mais voulant néanmoins garder toutes les apparences de la vertu. Lorenzo ajouta qu'il était important que personne ne le vit entrer ni sortir, cette condescendance de la part de sa tante étant à la condition du plus grand secret. Alexandre était si joyeux, qu'il promit tout. Alors Lorenzo se leva pour aller, disait-il, tout préparer, puis sur la porte il se retourna une dernière fois, et Alexandre lui fit signe de la tête qu'il pouvait compter sur lui.

Aussitôt le souper, le duc se leva et passa dans

sa chambre; là il mit bas l'habit qu'il portait et s'enveloppa d'une longue robe de satin fourrée de zibeline. Alors, demandant ses gants à son valet de chambre : « Mettrai-je, dit-il, mes gants de guerre ou mes gants d'amour? » Car il avait en effet, sur la même table, des gants de mailles et des gants parfumés; et comme, avant de lui présenter les uns ou les autres, le valet attendait sa réponse : « Donnez-moi, lui dit-il, mes gants d'amour; » et le valet lui présenta ses gants parfumés.

Alors il sortit du palais Médicis avec quatre personnes seulement : le capitaine Giustiniano de Cesena; un de ses confidentes, qui portait comme lui le nom d'Alexandre, et deux autres de ses gardes, dont l'un se nommait Giomo et l'autre le Hongrois; et lorsqu'il fut sur la place Saint-Marc, où il était allé pour détourner tout soupçon du véritable but de sa sortie, il congédia Giustiniano, Alexandre et Giomo, disant qu'il voulait être seul; et, ne gardant avec lui que le Hongrois, il prit le chemin de la maison de Lorenzo; et arrivé au palais Sostegui, qui était presque en face de celui de Lorenzo, il ordonna à ce dernier de demeurer là et de l'y attendre jusqu'au jour; et, quelque chose qu'il vit ou qu'il entendit, quelles que fussent les personnes qui entrassent ou qui sortissent, de ne parler ni bouger, sous peine de sa colère. Au jour, si le duc n'était point sorti, le Hongrois pouvait retourner au palais, mais le Hongrois, qui était familier avec ces sortes d'aventures, se garda bien d'attendre le jour : dès qu'il vit le duc entré dans la maison de Lorenzo, qu'il savait être son ami, il s'en revint au palais, se jeta, selon son habitude, sur un matelas qu'on lui étendait chaque soir dans la chambre du duc, et s'y endormit.

Pendant ce temps, le duc était monté dans la chambre de Lorenzo, où brûlait un bon feu, et où l'attendait le maître de la maison : alors il détacha son épée, et alla s'asseoir sur le lit. Aussitôt Lorenzo prit l'épée, et roulant autour d'elle le ceinturon qu'il passa deux fois dans la garde, afin que le duc ne l'en pût pas tirer du fourreau, il la posa au chevet du lit, et, disant au duc de prendre patience et qu'il allait lui amener celle qu'il attendait, il sortit, tira la porte après lui, et, comme la porte était de celles qui se ferment avec un ressort, le duc, sans s'en douter, se trouva prisonnier.

Lorenzo avait donné rendez-vous à Scoronconcolo à l'angle de la rue, et Scoronconcolo, fidèle à la consigne, était à son poste. Alors Lo-



Vue de Venise

renzo, tout joyeux, alla à lui, et, lui frappant sur l'épaule : « Frère, lui dit-il, l'heure est venue; je tiens enfermé dans ma chambre cet ennemi dont je t'ai parlé; es-tu toujours dans l'intention de m'en défaire? — Marchons, » fut la seule réponse du sbire; et tous deux rentrèrent dans la maison.

Arrivé à moitié de l'escalier, Lorenzo s'arrêta. « Ne fais pas attention, dit-il en se retournant vers Scoronconcolo, si cet homme est l'ami du duc, et ne m'abandonne pas, quel qu'il soit. — Soyez tranquille, » dit le sbire.

Sur le palier, Lorenzo s'arrêta de nouveau. « Quel qu'il soit, entends-tu bien? ajouta-t-il en s'adressant une dernière fois à son acolyte. — Quel qu'il soit, répondit avec impatience Scoronconcolo, fût-ce le duc lui-même. — Bien! bien! » murmura Lorenzo en tirant son épée et en la mettant nue sous son manteau; et il ouvrit doucement la porte, et entra suivi du sbire. Alexandre était couché sur le lit, le visage tourné contre le mur, et probablement à moitié assoupi, car il ne se retourna pas au bruit; si bien que Lorenzo s'avança tout proche de lui, et tout en lui disant : « Seigneur, dormez-vous? » lui donna un si terrible coup d'épée, que la pointe, qui lui entra d'un côté au-dessus de l'épaule, lui sortit de l'autre au-dessous du sein, lui traversant le diaphragme, et par conséquent lui faisant une blessure mortelle.

Mais, quoique frappé mortellement, le duc Alexandre, qui était puissamment fort, s'élança d'un seul bond au milieu de la chambre, et allait gagner la porte restée ouverte, lorsque Scoronconcolo, d'un coup du taillant de son épée, lui ouvrit la tempe et lui abattit presque entièrement la joue gauche. Le duc s'arrêta chancelant, et Lorenzo, profitant de ce moment, le saisit à bras-le-corps, le repoussa sur le lit, et le renversa en arrière en pesant sur lui de tout le poids de son corps. Alors Alexandre, qui, comme une bête fauve prise au piège, n'avait encore rien dit, poussa un cri en appelant à l'aide. Aussitôt Lorenzo lui mit si violemment la main gauche sur la bouche, que le pouce et une partie de l'index y entrèrent. Alors, par un mouvement instinctif, Alexandre serra les dents avec tant de violence, que les os qu'il broyait craquèrent, et que ce fut Lorenzo, à son tour, qui, vaincu par la douleur, se renversa en arrière en jetant un cri terrible. Alors, quoique perdant son sang par deux blessures, quoique le vomissant par la bouche, Alexandre se rua sur son adversaire, et, le plant

sous lui comme un roseau, il essaya de l'étouffer avec ses deux mains. Alors il y eut un instant terrible; car le sbire voulait en vain venir au secours de son maître, les deux luteurs se tenant tellement enlacés, qu'il ne pouvait frapper l'un sans risquer de frapper l'autre. Il donna bien quelques coups de pointe à travers les jambes de Lorenzo, mais il n'avait rien fait autre chose que percer la robe et la fourrure du duc, sans autrement atteindre son corps, quand tout à coup il se souvint qu'il avait sur lui un couteau. Alors il jeta sa grande épée, qui lui devenait inutile, et, saisissant à son tour le duc dans ses bras, il se mêla à ce groupe informe, qui luttait dans la demi-obscurité des feux de la cheminée, cherchant un endroit où frapper : enfin il trouva la gorge d'Alexandre, y enfonça de toute sa longueur la lame de son couteau, et, comme il vit que le duc ne tombait point encore, il la tourna et retourna tellement, qu'à force de chicoter, dit l'historien Varchi, il lui coupa l'artère, et lui sépara presque la tête des épaules. Le duc tomba en poussant un dernier râlement. Scoronconcolo et Lorenzo, qui étaient tombés avec lui, se retirèrent et firent chacun un pas en arrière; puis, s'étant regardés l'un l'autre, effrayés eux-mêmes du sang qui couvrait leurs habits, et de la pâleur qui couvrait leurs visages : « Je crois qu'il est enfin mort, » dit le sbire. Alors, comme Lorenzo secouait la tête en signe de doute, il alla ramasser son épée, et revint en piquer lentement le duc, qui ne fit aucun mouvement : ce n'était plus qu'un cadavre.

Alors tous deux le prirent, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et, tout souillé de sang, ils le mirent sur le lit, et jetèrent sur lui la couverture; puis, comme il était tout haletant de la lutte et prêt à se trouver mal de douleur, Lorenzo s'en alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur Via Larga, afin de respirer et de se remettre, et pour voir aussi en même temps si le bruit qu'ils avaient fait n'avait attiré personne. Ce bruit avait bien été entendu par quelques voisins, et surtout par madame Marie Salviati, veuve de Jean des Bandes Noires et mère de Côme, laquelle s'était étonnée de ce long et obstiné trépigement; mais comme, dans la prévision de ce qui venait d'arriver, vingt fois Lorenzo, pour y accoutumer les voisins, avait fait un bruit pareil, en l'accompagnant de cris et de malédictions, chacun crut reconnaître dans cette rumeur le train habituel que menait celui que les uns regardaient comme un insensé, les autres comme

un lâche : de sorte que personne, à tout prendre, n'y avait fait attention, et que, dans la rue et dans les maisons attenantes, tout paraissait tranquille.

Alors Lorenzo et Scoronconcolo, un peu remis, sortirent de la chambre, qu'ils fermèrent non-seulement au ressort, mais encore à la clef; et Lorenzo étant descendu chez son intendant, Francesco Zeffi, prit tout l'argent comptant qu'il y avait pour le moment à la maison, ordonna à un de ses domestiques, nommé Freccia, de le suivre, et, sans autre suite que le sbire et lui, il s'en alla, grâce à une licence qu'il avait demandée d'avance dans la journée à l'évêque de Marzi, prendre des chevaux à la poste; et sans s'arrêter, et tout d'une haleine, il s'en alla jusqu'à Bologne, où seulement il s'arrêta pour passer sa main, dont les deux doigts étaient presque détachés, et qui cependant reprit, mais en laissant une cicatrice éternelle; puis, remontant à cheval, il gagna Venise, où il arriva dans la nuit du lundi. Aussitôt arrivé, il fit appeler Philippe Strozzi, qui, exilé depuis quatre ou cinq ans, était à cette heure à Venise, puis, lui montrant la clef de sa chambre : « Tenez, lui dit-il, vous voyez cette clef? Eh bien, elle ferme la porte d'une chambre où est le cadavre du duc Alexandre, assassiné par moi. » Philippe Strozzi ne voulait pas croire une pareille nouvelle; mais Lorenzo tira de sa valise ses vêtements tout ensanglantés, et, lui montrant sa main mutilée : « Tenez, dit-il, voilà la preuve. »

Alors Philippe Strozzi se jeta à son cou en l'appelant le Brutus de Florence et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils.

Ainsi fut assassiné Alexandre de Médicis, premier duc de Florence et dernier descendant de Côme, le Père de la patrie; car Clément VII était mort en 1534, et le cardinal Hippolyte en 1535. Et à l'occasion de cet assassinat on remarqua une chose étrange, qui était la plus sextuple combinaison du nombre 6 : Alexandre ayant été assassiné en l'année 1536, à l'âge de 26 ans, le 6 du mois de janvier, à 6 heures de la nuit, de 6 blessures, après avoir régné 6 ans.

Cependant la journée du dimanche matin était arrivée; et vers le midi, Giomo et le Hongrois, voyant que le duc ne reparaisait pas, commencèrent à prendre une sérieuse inquiétude : et, courant chez le cardinal Cibo, ils lui dirent quel soupçon les amenait devant lui, et lui racontèrent tout ce qu'ils savaient. Aussitôt

le cardinal envoya chez l'évêque, pour lui faire demander, sans lui dire encore dans quel but il faisait cette question, si personne n'était sorti de la ville pendant la nuit; et l'évêque ayant répondu que Lorenzo de Médicis, avec deux de ses familiers, était venu demander des chevaux de poste, et avait pris la route de Bologne, le cardinal ne douta plus du meurtre. Mais, se trouvant isolé et presque sans soldats, dans une ville où le duc était généralement détesté, il craignit quelque émeute; et, quoique le peuple fût désarmé, il connaissait tellement l'esprit public, qu'il pensa que, si de fortes précautions n'étaient pas prises, ce peuple pourrait bien, rien qu'à coups de pierre, chasser tous ceux qui avaient pris part à la tyrannie d'Alexandre. En conséquence, sans même faire ouvrir la chambre, sans même s'assurer que le duc était bien mort, le cardinal écrivit à Pise, à Lorenzo son frère, de venir le trouver avec le plus d'hommes d'armes qu'il pourrait réunir; à Alexandre Vitelli, qu'il quittât Città di Castello, et qu'il accourût à Florence avec sa garnison; au capitaine qui commandait les bandes du Mugello, qu'il en fit autant avec ses hommes; et enfin à Jacques de Médicis, gouverneur d'Arezzo, qu'il fit bonne garde. Pendant ce temps, et pour tenir les esprits occupés et loin de la vérité, on fit jeter du sable devant le palais; et lorsque, selon l'usage, les courtisans vinrent pour se présenter à son lever, on leur répondit que le duc ayant passé joyeusement toute la nuit à jouer, il dormait encore et avait recommandé qu'on ne le réveillât point, devant la nuit suivante faire une mascarade.

La journée passa ainsi sans qu'on se doutât de rien; puis, le soir venu, on fit enfin ouvrir la chambre de Lorenzino, et, comme on s'y attendait, le duc fut trouvé mort et dans la même position où les assassins l'avaient laissé, personne n'étant entré dans la chambre. Aussitôt, à la faveur de l'obscurité, on le transporta, roulé dans un tapis, à Saint-Jean, et de là dans la vieille sacristie de Saint-Laurent, où on le laissa. Au reste, pendant la nuit les troupes demandées entrèrent à Florence par différentes portes, de sorte que le lundi au matin le cardinal se trouva en mesure de faire à peu près face à tous les événements.

Il était temps : avec la rapidité ordinaire aux nouvelles terribles, l'annonce de la mort du duc s'était répandue par la ville; mais, tout en y causant une joie que personne ne se donnait la

peine de cacher, elle n'y occasionnait aucun mouvement offensif. Il est vrai que cela tenait à une chose : c'est que déjà pareille nouvelle s'était deux fois répandue, produisant semblable joie, et qu'elle avait été démentie; si bien que tous craignaient de se laisser prendre à un piège où d'autres avaient déjà laissé, les uns la liberté et les autres la vie. Mais lorsque le jour commença à baisser et que les citoyens virent que la bienheureuse nouvelle ne se démentait pas, ils s'enhardirent à quitter le pas de leurs portes et à sortir sur les places; et là, se réunissant en groupes plus ou moins animés, chacun se mit à discuter sur la forme de gouvernement qu'on devait substituer à celui qui était tombé avec le duc, et sur celui qui était le plus digne d'être nommé gonfalonier, soit à temps, soit à vie; puis venaient les noms de ceux qui devaient être récompensés ou punis, selon qu'ils étaient restés fidèles à la république ou qu'ils avaient trahi la liberté. Et comme tous bavardaient ainsi, les frères dominicains de Saint-Marc vinrent se mêler au peuple, disant que les temps prédits par le bienheureux martyr Savonarola étaient arrivés, et que maintenant on pouvait reconnaître si ses prophéties étaient vraies ou fausses; et que Florence allait enfin recouvrer sa vieille et sainte liberté, et tous ces biens, toutes ces félicités et toutes ces grâces qui avaient été prédits par sa bouche à la ville bien-aimée de Dieu : et il y en avait beaucoup qui avaient réellement foi en ces paroles, et beaucoup qui n'y croyaient pas, mais qui seignaient d'y croire.

Tout cela se disait et se faisait tandis que les Quarante-Huit, appelés par les massiers, se réunissaient au palais Médicis, appelé aujourd'hui palais Riccardi, chez le cardinal Cibo, pour aviser à ce qu'on allait faire : mais ceux-là aussi, qui avaient vu l'agitation du peuple, et qui partageaient ses espérances, ses craintes et ses passions, si ce n'eût été la peur des émigrés qui étaient hors de la ville, et la peur du peuple qui était dedans, ne se seraient peut-être jamais accordés à rien, tant les vœux de chacun étaient différents. Enfin l'un d'eux, Dominique Canigiani, demanda la parole, obtint le silence, et demanda, au lieu du duc Alexandre, d'élire son fils naturel Jules. Mais, à cette proposition, chacun se mit à rire; car celui que l'on proposait n'avait que cinq ans, et c'était trop ostensiblement remettre, non pas la tutelle, mais la toute-puissance aux mains du cardinal : aussi chacun se mit-il à rire en secouant la tête, si

bien que le cardinal, voyant le mauvais effet qu'avait produit cette ouverture, fut le premier à la retirer; alors un autre se leva, qui proposa le jeune Côme de Médicis, le même dont nous avons constaté la naissance en l'année 1519, et qui, pour lors, se trouvait avoir dix-sept ans; et à cette proposition chacun cessa de rire, et regarda son voisin en faisant de la tête un signe approbatif, qui voulait dire que c'était peut-être ce qu'il y avait de mieux à faire, d'autant plus qu'à la sympathie se réunissait le droit, puisqu'après Lorenzo, qui avait pris la fuite, c'était Côme qui était le plus proche parent du duc Alexandre, et par conséquent l'héritier du principat. Mais alors Palla Rucellai, qui avait vu avec quelle faveur le nom de Côme avait été accueilli, et qui avait à proposer celui de Philippe Strozzi, dont il était le partisan, n'osa point exposer son patron à la lutte, mais s'opposa de toute sa force à ce qu'on allât plus avant dans la délibération, tant qu'un si grand nombre d'illustres bannis étaient absents; mais cette espèce d'amendement fut repoussé à la fois par François Guicciardini et François Vettori; néanmoins Palla Rucellai tint bon, et fit si bien, que la séance se termina sans qu'on eût rien décidé, sinon qu'on remettait pour trois jours l'autorité entre les mains du cardinal.

Mais ce mezzo-terme, qui ne remédiait à rien, qui n'allait au-devant de rien, et qui laissait toutes choses en suspens, ne satisfait personne, et le peuple donna hautement des marques de son mécontentement; car, chaque fois que passaient devant les boutiques quelques-uns de ceux qui avaient pris part à cette délibération, les ouvriers frappaient avec leurs instruments sur leurs tables, leurs établis ou leurs enclumes, disant à haute voix : « Si vous ne savez pas, si vous ne voulez pas ou si vous ne pouvez pas faire la besogne publique, appelez-nous, nous autres, et nous la ferons. »

Et d'un bout à l'autre de la ville on était dans cette agitation, depuis si longtemps inconnue à Florence, lorsque tout à coup on entendit de grands cris de joie, et que chacun se précipita vers la porte San Gallo, au-devant d'un beau jeune homme qui s'avancait à cheval, à la tête d'une nombreuse compagnie, avec une majesté si royale, qu'il semblait, dit Varchi, bien plutôt mériter l'empire que le désirer. Le jeune homme, c'était Côme de Médicis, qui, averti par ses amis à son palais de Trebbio, où il était, venait jeter dans la balance, où l'on pesait à cette heure les

affaires publiques, le poids de sa présence et de sa popularité.

C'est qu'en effet Côme était merveilleusement aimé, aimé pour lui, aimé pour son aïeul ; car son aïeul était Laurent, fils d'Avérard et frère de Côme, Père de la patrie, et son père était le fameux capitaine Jean de Médicis. Voici en deux mots ce qu'était cet illustre condottiere.

C'était le fils d'un autre Jean de Médicis et de Catherine, fille de Galéas, Duc de Milan : son père mourut jeune ; et sa mère, restée veuve dans ses belles années, changea son nom de baptême, qui était Louis, en celui de Jean, afin de faire, autant qu'il était en elle, revivre dans son fils son époux mort. Bientôt elle eut de telles craintes pour ce fils si cher, et il y avait de si grands intérêts à ce que la branche dont il était le seul rejeton ne s'éteignît pas, que, pour le sauver du danger qui le menaçait, elle le revêtit d'habits de fille et le cacha dans le monastère d'Annalena. Ainsi avait fait Thétis pour son fils Achille ; mais ni la déesse ni la femme ne purent tromper le destin : les deux enfants étaient destinés à devenir des héros et à mourir jeunes.

Lorsque l'enfant eut douze ans, il fut impossible de le laisser plus longtemps chez ses jeunes compagnes : chaque parole, chaque geste trahissait le mensonge de ses habits ; il rentra donc dans la maison maternelle, et commença bientôt ses premières armes en Lombardie, où il acquit de bonne heure le surnom d'invincible. Peu de temps après, il fut créé capitaine de la république, à propos des mouvements faits entre le duc d'Urbino et Malatesta Baglioni ; enfin il venait de retourner en Lombardie comme capitaine de la Ligne pour le roi de France, lorsqu'en s'approchant de Borgoforte il fut blessé au-dessus du genou par un coup de fauconneau à l'endroit même où il avait déjà reçu une autre blessure à Pavie. La plaie était si grave qu'il fallut lui couper la cuisse : et comme c'était la nuit, Jean ne voulut pas qu'aucun autre que lui tint la torche pour éclairer les chirurgiens, et il la tint jusqu'à la fin de l'amputation, sans qu'une seule fois, pendant sa durée, sa main tremblât assez fort pour faire vaciller la flamme. Mais, soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Jean de Médicis expira à l'âge de vingt-neuf ans.

Cette mort fut une grande joie pour les Allemands et les Espagnols, dont il était la terreur. Jusqu'à lui, dit Guicciardini, l'infanterie ita-

lienne était nulle et ignorée ; ce fut lui qui l'organisa et la rendit célèbre : aussi aimait-il tant cette troupe, qui était sa fille, qu'il lui abandonnait toujours sa part du butin, ne se réservant jamais que sa part de gloire ; et, de leur côté, ses soldats l'aimaient si tendrement, qu'ils ne l'appelaient jamais que leur maître et leur père. Si bien qu'à sa mort ils prirent tous le deuil, et déclarèrent qu'ils ne quitteraient jamais cette couleur : serment qu'ils tinrent avec une telle fidélité, que Jean de Médicis fut, à partir de cette époque, appelé Jean des Bandes Noires ; surnom sous lequel il est plus connu que sous le nom paternel.

Tels étaient les antécédents avec lesquels Côme se présentait à la succession d'Alexandre : aussi avait-il été reçu, comme nous l'avons dit, avec de grandes démonstrations de joie ; et le peuple, parmi lequel était mêlée une foule de vieux soldats qui avaient servi sous Jean des Bandes Noires, l'accompagna-t-il jusqu'au palais de sa mère, joyeux et pleurant tout à la fois, criant : « Vive Côme, et vive Jean ! vive le père, et vive le fils ! »

Le lendemain du jour où Côme avait fait son entrée dans la ville, c'est-à-dire le mardi, le cardinal lui fit dire qu'il l'attendait au palais. Mais alors sa mère, dont il était le fils unique, et qui avait perdu son mari si jeune, voyant tant de peuple et entendant tant de cris, commença, quoiqu'elle fût d'un grand et noble cœur, à prier son fils de rester près d'elle ; mais Côme l'interrompit aussitôt en lui disant : « Plus la fortune de ce malheureux pays est tombée bas, plus les périls que je cours sont grands, plus franchement je dois me dévouer à lui, et m'exposer à eux ; et je le fais d'autant plus volontiers, que je me rappelle en ce moment d'avoir eu pour père monseigneur Jean, à qui le danger, si grand qu'il fût, n'a jamais fait baisser les yeux, ni faire un pas en arrière, et pour mère la fille de Jacques Salviati et de madame Lucrèce de Médicis, qui m'a toujours dit que, tant que je craindrais et que j'honorerais Dieu, je n'avais pas autre chose à craindre. » Et, à ces mots, il embrassa sa mère et sortit à pied ; mais à peine eut-il mis le pied dans la rue, qu'il fut entouré par le peuple, soulevé dans les bras et porté en triomphe au palais.

Il y trouva le cardinal, qui, aussitôt qu'il l'eut aperçu, le tira à part, et, le conduisant dans l'embrasure d'une fenêtre, l'accueillit avec force bonnes paroles et lui demanda si, dans le cas